

La passagère

G. (Guy) Chantepleure

[Transcriber's note: Guy Chantepleure (pseudonyme de Jeanne Violet, Mme Edgar Dussap) (1875-19??), *La passagère* (1911), édition de 1921. Observation: this is an abridged version.]

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

GUY CHANTEPLEURE

LA

PASSAGERE

PARIS

CALMANN-LEVY, EDITEURS

3, RUE AUBER, 3

1921

LA PASSAGERE

PREMIERE PARTIE

I

— Vous à Vichy, cher ami!

Roger Lecoulteux zézaye très fort. Un peu courtaud pour l'élégance de son costume d'été, les cheveux trop blonds, la peau trop rose, semblable à un gros enfant joyeusement repû et fraîchement débarbouillé, il s'est dressé devant Kerjean, il l'arrête, gênant les passants au milieu de l'allée bitumée qui, du Hall des Sources au Casino, traverse le Vieux Parc de Vichy.

— Qu'est-ce qui vous attire ici, Kerjean?... Je parierais que c'est le meeting d'aviation.

— Vous gagneriez.

— Moi, je suis venu sur la demande de ma mère qui commençait une cure, puis, la cure accomplie, ma mère est partie... et, sur son conseil, je suis resté... Toute une histoire!

— Vraiment!

Kerjean sourit. Il est rare que Roger Lecoulteux émette de suite trois phrases, sans alléguer les actes ou citer les opinions de sa mère.

— Kerjean, cher ami, j'étais au champ d'Abrest, hier... Comment ne vous y ai-je pas vu?... C'est surprenant!

— C'est très naturel... Dans une réunion de ce genre, on voit les pilotes illustres, on se fait montrer les constructeurs célèbres... et les ingénieurs obscurs, comme moi, ne peuvent que demeurer inaperçus...

— Peste! Je sais, dans les milieux aéronautiques, des gens qui ne vous considèrent pas comme un ingénieur obscur!... Vous êtes toujours chez Patain?

— Toujours.

— Content?

— Très content.

— Tant mieux, donc!... Cher ami... Je suis follement épris d'une jeune fille exquise. Ma mère veut que je me marie... Elle pense qu'un homme doit se marier à la fleur de l'âge et que je suis à point...

Lecoulteux s'est emparé de Kerjean; il lui a pris le bras, il l'entraîne dans la direction du Casino.

Guillaume Kerjean est long et svelte, avec cette souplesse heureuse du corps, cette aisance particulière des gestes qu'une saine activité physique et la pratique des sports développent chez les hommes robustes. Il s'habille de vêtements commodes qui ont l'allure anglaise et ne se distinguent par aucun raffinement visible. Dans le monde, les femmes à qui on le présente le trouvent laid. Cependant, elles ne nient pas que ces traits abrupts, cette maigreur brune et chaude, puissent paraître intéressants, sympathiques et presque beaux... Et peut-être regrettent-elles que, trop souvent tournés vers quelque mystérieux problème dont l'énigme les embrume, ces yeux, d'un gris changeant où dort le bleu ardent de la flamme, n'en éclairent que si fugitivement la sculpture maladroite et puissante.

Les voici au café de la Restauration, buvant un cocktail, en plein air.

— Dites-moi, Kerjean, quand vous étiez à l'Ecole centrale, avec Etienne Davrançay et mon cousin Lignière, — celui qui prospecte à Madagascar, — vous alliez souvent chez Mme Davrançay?

— Très souvent. Davrançay et moi, nous nous réunissions chaque soir pour préparer les examens. J'étais seul à Paris et récemment arrivé de ma province. Comme Etienne, j'avais, tout jeune, perdu mon père. Ma mère était restée à Fougères, auprès du vieux tilleul... Ce fut, je crois, mon isolement de grand orphelin de vingt ans, livré à lui-même et aux périls de Babylone, qui me valut tout d'abord la sympathie vraiment cordiale et maternelle de Mme Davrançay et m'ouvrit sa maison, où je fus reçu en ami... J'en suis demeuré l'hôte habituel et bien reconnaissant pendant plusieurs années... jusqu'à cette affreuse catastrophe... vous avez su?...

— Oui... une explosion de chaudière... Etienne Davrançay et deux de ses ouvriers tués... une horreur sans nom!... Mais vous voyez toujours Mme Davrançay?...

— Certainement... mais, depuis la mort de son fils, Mme Davrançay n'habite plus guère qu'en passant son hôtel de la rue d'Offémont...

— On m'a dit... Elle ne quitte la Peuplière que pour Monte-Carlo en hiver, Vichy, Aix en été... Etrange cette passion du jeu s'emparant aussi complètement d'une femme de cet âge!

— J'ai toujours vu Mme Davrançay jouer avec fièvre, même dans son salon très familial...

— Heureusement que Mme Davrançay a de quoi faire!

— Mais j’ignorais que vous fussiez en relations avec Mme Davrançay, Lecoulteux?...

Le visage rose de Lecoulteux exprimait une satisfaction discrète.

— Puisque vous êtes un fidèle de l’hôtel de la rue d’Offémont et du petit château de Montjoie-la-Peuplière, Kerjean, vous connaissez Mlle Phyllis Boisjoli, la filleule, la pupille de Mme Davrançay... C’est elle que j’aime.

— La petite Phyl!

La surprise avait fait sursauter Kerjean.

— La petite Phyl! répéta-t-il. Mais c’est une enfant!

— Elle a dix-huit ans... moi, vingt-cinq... répliqua Lecoulteux. Pas si enfant, d’ailleurs! Quand l’avez-vous vue?

— Mais, hier... J’ai rencontré Mme Davrançay et sa filleule à la laiterie du Nouveau-Parc. La filleule savourait de grande tartines et de la crème... La petite Phyl!... Je crois bien que “Mlle Phyllis Boisjoli”, comme vous dites, ne cessera jamais tout à fait d’être à mes yeux la gamine à qui je racontais des histoires et qui, dans les jeux extravagants auxquels je prenais part — le plus souvent avec la mission de délivrer un princesse captive — m’appelait le “Bon-géant”... J’avais vingt ans... j’en ai trente et un... calculez!”

— Depuis ces temps préhistoriques, suggéra Lecoulteux, Phyllis Boisjoli a quelque peu changé!

— Oh! elle a beaucoup grandi... mais en vérité, c’est toujours ma mignonne et folle petite compagne de naguère... Comment voulez-vous que je puisse voir en elle une demoiselle à marier?

Intérieurement, Kerjean ajoutait:

— Comment voulez-vous que je puisse voir en vous un mari pour elle?

Et soudain, cette idée d'un mariage entre Lecoulteux et la petite Phyl lui parut si absurde qu'il se mit à rire, joyeusement, de ce rire jeune, de ce rire neuf qui lui était propre.

— Ma mère a pensé que Mlle Boisjoli serait une femme pour moi...

— Et avez-vous quelque raison d'espérer que Phyllis partage cette opinion de Mme votre mère?

— Mon Dieu, cher ami, pas encore... Je sais que je ne suis pas ce qu'on appelle un homme séduisant... et je sais que je ne suis pas un homme riche... Vingt-cinq mille francs de rente, qu'est-ce que cela?... Mais Mlle Boisjoli se trouve dans une situation particulière...

— Ma vieille amie chérit et gâte sa pupille comme la plus tendre des mères... Elle la dotera certainement.

— On dit même que, n'ayant plus d'héritier direct, elle compte lui laisser sa fortune... Mais, voyez-vous que j'épouse Phyllis avec une dot de cent ou deux cent mille francs... et qu'un beau jour Mme Davrançay — qui est de complexion apoplectique — meure intestat?... Ah! je serai bien, moi!

Le rire de l'homme primitif sonna de nouveau.

— De ce que l'on soit "follement épris", il ne faudrait pas conclure que l'on fût tout à fait fou, mon cher, protesta Lecoulteux. Et je vous assure qu'on peut, en telle

occurrence, raisonner et prévoir sans être pour cela moins amoureux. Il y a ici d'autres jeunes gens qui admirent Mlle Boisjoli autant que moi et qui, jusqu'à présent, ne se sont pas plus déclarés que moi...

— Qui par exemple?

— Le petit docteur Sorbier...

— Un gentil garçon... très intelligent, très sérieux.

— Peuh! Si l'on veut... Puis Fabrice de Mauve.

— Le romancier?

A ce nom connu, presque célèbre, Kerjean avait froncé les sourcils. Il l'avait plusieurs fois rencontré, il revit Fabrice de Mauve, la silhouette jeune, fine, expressive de grâce et de force, le beau visage délicat et viril, les lèvres amoureuses, les yeux d'eau glauque, le regard aigu, insistant, qui observait et voulait séduire.

Kerjean ne méconnaissait point le talent littéraire de Fabrice de Mauve, mais cette psychologie exaspérée, à la fois douloureuse et cruelle, ce parti pris d'esthétisme, mêlé à l'observation de la réalité palpitante, cette sensualité subtile et presque malade, cette langue nerveuse qui allait de l'extrême raffinement à l'extrême brutalité, avec des mots rares, des images somptueuses, l'irritaient dans ses préférences instinctives pour une conception plus robuste, plus saine et aussi plus harmonieuse de l'art et de la vie. Et ce qu'il savait ou devinait de la personnalité morale de l'écrivain lui était moins sympathique encore. Cette vanité, assoiffée de lucre et de réclame, cet arrivisme insinuant et forcené qu'habitait une élégance un peu hautaine de grand seigneur-poète, rebutaient sa droiture ombrageuse, ennemie jusqu'à l'absurde peut-être de tous les compromis,

de toutes les concessions, de toutes les habiletés calculées en vue du succès ou du gain.

— L’homme dangereux, celui-là, hein? dit Lecoulteux qui avait surpris sur le visage de Kerjean le reflet fugitif de sa pensée. L’homme à femmes?

Kerjean eut un léger haussement d’épaules. Rapproché de l’image légère et virginale que, depuis un moment paroles et souvenirs évoquaient en lui, le terme que Lecoulteux venait d’employer lui parut déplaisant.

— C’est possible, dit-il... Mais ma petite amie Phyllis n’est pas une femme... heureusement!

Lecoulteux parut réfléchir:

— Et vous, Kerjean... vous? Vous ne songez pas à épouser Phyllis Boisjoli?

Kerjean rit de bon coeur.

— Moi, épouser la petite Phyl? Mais, mon pauvre Lecoulteux, je viens de vous dire que je l’ai vue naître, ou à peu près... Sans compter que j’ai déjà toutes les manies d’un vieux garçon endurci...

Il s’était levé et il avait payé les consommations.

Kerjean s’éloigne, d’anciens souvenirs se réveillent.

Cette petite Phyl! N’était-ce pas hier qu’elle accourait au coup de sonnette toujours reconnu?

— Bonjour, Kerjean... Tu as piqué un dix-neuf en descriptive? Bravo! Et la “colle” avec Louf d’Amphi?

Imitant Etienne, elle disait Kerjean tout court et tutoyait fraternellement son grand camarade. Les noms et les surnoms de tous les professeurs lui étaient familiers, comme aussi l'argot de l'école, dont les mots inélégants étaient gentils dans sa bouche. Elle avait une voix charmante, cristalline, qui donnait à ses paroles une grâce spéciale.

Quand la petite Phyl entre-bâillait la porte du cabinet de travail et montrait son nez rose, Etienne se fâchait, mais Kerjean essayait d'arranger les choses.

Le "Bon-géant" s'avouait l'esclave docile de la toute petite princesse qui l'entraînait à sa suite dans le monde enchanté des contes et des jeux. A Kerjean, un seul rôle était dévolu, celui du Bon-géant: génie puissant et tutélaire, personnage épique et fabuleux, le Bon-géant devait être de toutes les histoires.

Lorsque la petite Phyl avait été grondée, — ce qui arrivait tout de même quelquefois, — et qu'elle avait beaucoup de chagrin, c'était près du grand ami qu'elle se réfugiait: "Console-moi, "Bon-géant", je suis si méchante! Il n'y a plus que toi qui m'aimes!" sanglotait-elle.

Et les années se sont succédé sans que Guillaume Kerjean cessât d'être le meilleur et certainement le plus sincère sinon l'unique ami de Phyllis Boisjoli.

Ils ne se voient plus aussi souvent. Cependant leur intimité a conservé, en dépit du temps écoulé et des conditions de vie nouvelles, le même caractère d'affection confiante et d'allègre camaraderie. Leurs causeries sont aussi amicales, aussi gaies, parfois aussi folles que leurs jeux de jadis.

Le printemps dernier, Kerjean a revu Phyllis à Paris. Elle avait grandi, elle avait embelli sans rien perdre de sa grâce

étrange, un peu mystérieuse, ni de cette apparence d'extrême fragilité. Elle avait gardé sa voix enfantine. Toute la jeunesse de son âme riait au coin de ses lèvres innocentes et dans ses yeux ravis.

Kerjean l'a trouvée charmante, claire et fraîche comme l'aube.

Pauvre petite Phyl! Voici déjà que les calculs égoïstes, les basses rivalités, les convoitises des hommes, tant de choses mesquines, viles ou brutales, dont elle ne soupçonne rien, vont s'agiter autour d'elle, l'arracher peut-être à ses limbes heureuses...

Pauvre petite Phyl! Kerjean sourit. La petite Phyl lui apparaissait telle qu'hier au nouveau parc, savourant son goûter de tartines et de crème!... Est-il possible qu'en cette enfant on puisse voir une épouse, aimer, désirer une femme?

II

Ce soir-là, Kerjean traversa, au milieu d'une invasion grouillante de chaises et de gens, la terrasse illuminée du casino où le concert de neuf heures allait commencer et se hâta de gagner le jardin. Déjà l'orchestre préludait. Kerjean porta sa chaise au delà des parterres.

Un léger cri jaillit tout près de lui, une voix singulièrement limpide dit: "Bonjour, Kerjean!"

— Bonsoir, petite Phyl! répondit-il étonné et joyeux. Que faites-vous ici toute seule?

— Je ne suis pas venue seule... Mlle Ribes veille sur moi... Tenez! La voici qui s'avise de mon tête-à-tête avec un fantôme masculin et accourt... au risque de se faire voler son fauteuil!... Nous avons conclu un traité, et elle me laisse écouter le concert de ma place favorite.

— Oh! Phyllis, comment pouvez-vous dire que vous écoutez le concert d'ici? Monsieur Kerjean, soyez juge! protesta d'une voix dont la révolte était tendre, Mlle Ribes qui s'était approchée et tendait amicalement la main au jeune homme.

— Kerjean ne peut me donner tort, chère vieille obstinée, puisqu'il avait choisi la même place que moi.

— Que répondre à cela, mademoiselle? demanda Guillaume en souriant à Mlle Ribes, une grande vieille personne aux yeux naïfs et fidèles, qui était depuis plusieurs années la demoiselle de compagnie de Mme Davrançay.

— Un concert au casino, voyez-vous, Kerjean, déclara Phyllis, un concert en plein air, le soir, c'est fait pour être

écouté de loin, par des gens qui rêvent... C'est fait pour n'être entendu qu'un peu, en phrases inachevées, en mesures éparses, en notes errantes qui voltigent sans lien, sans but, comme des papillons gais ou des pensées mélancoliques. J'aime qu'on puisse, en fermant les yeux, imaginer qu'on ne sait plus très bien d'où viennent ces sonorités égarées dans la nuit, parce qu'on ne sait plus très bien où l'on est soi-même... Mlle Ribes, puisque Kerjean est là et peut me garder, je vais vous installer, là, au pied de la terrasse... Vous ne perdrez aucune note... Kerjean, vieil ami, allons nous asseoir dans ma forêt parfumée.

Elle se dressait au milieu d'une grande flaque de clarté, fine, précieuse. Sa robe simple et harmonieuse était faite d'une étoffe soyeuse. C'était vaporeux, imprécis et charmant. Un grand chapeau de tulle encadrait d'une nuée sombre les brillants cheveux blonds, bouffants à peine, le visage clair aux pommettes délicates, un peu saillantes, les longs yeux, où riait la douceur innocente d'un très jeune regard.

Kerjean regarda Phyllis.

— Vous avez l'air d'une petite fée de l'aurore qui, par malice, se serait enveloppée des plus jolies lueurs du crépuscule...

— Vous êtes fort galant, Kerjean.

Ils avaient repris leurs chaises, sous les arbres, près de la grille d'enceinte.

Il y eut un silence. Kerjean savait qu'à cette heure, Mme Davrançay, assise à une table de "baccara" ou de "chemin de fer", appartenait toute à son démon, et que Phyllis redoutait toujours d'entendre une parole qui les évoquât.

— Je croyais, reprit-il, que vous ne deviez pas venir au casino, ce soir, Phyllis?

— Qui vous a dit cela?

— Un adorateur.

— Un adorateur?... Lequel?

— Lequel! Voyez-vous cette belle assurance.

— Ne me taquez pas, Kerjean! “Lequel”, ça veut dire simplement le docteur Sorbier ou M. Lecoulteux?... Il n’y a pas là de quoi se montrer orgueilleuse.

Tiens! pensa Kerjean, la petite Phyl oublie un nom... Mais il se garda de toute allusion à celui dont on ne lui parlait pas.

— Alors, c’est le docteur Sorbier que vous avez rencontré aujourd’hui, Kerjean?

— Non, c’est Lecoulteux.

— Roro?... Pauvre Roro!

— Pauvre Roro! Son affaire est claire à celui-là!...

— Vous ne voudriez pourtant pas me voir épouser Lecoulteux?

— Ni Lecoulteux ni personne... pour le moment. Vous êtes trop jeune, petite Phyl!

Phyllis se tut, la mine songeuse, puis elle se mit à rire très gaiement... Kerjean répéta mentalement: Oui, certes, elle était trop jeune.

— Kerjean... si j'aimais, Kerjean, j'aimerais beaucoup... j'aimerais *trop*...

— *Trop!*... J'espère que non.

— Est-ce que vous avez déjà aimé trop, Kerjean?

— Oh! jamais!

Son accent convaincu amusa la petite Phyl.

— Vous n'avez jamais désiré vous marier?...

— Non. Je crois bien que la carrière d'un vieux garçon me plaît trop pour que j'en change.

— Oh! il est certain que, quand on est arrivé à trente ans sans se marier, dit-elle du ton dont elle eût cité l'âge de Mathusalem... C'est vrai, Bon-géant, que vous avez déjà un peu l'air d'un vieux garçon... Vous savez, le Bon-géant ne se mariait jamais dans les contes... Kerjean, quand j'aurai trente ans et que je serai une très vieille fille, nous nous réunirons pour vivre ensemble...

— Petite Phyl, insinua doucement Guillaume, dans les contes, la princesse se mariait toujours...

— Oui, mais il y avait le prince Charmant qui venait la quérir... Allez-vous l'amener à mes pieds?

— Non, répliqua Kerjean plus sérieusement que la question ne semblait le comporter. Non, je ne connais pas, tout au moins pas encore, le prince Charmant que je voudrais amener à vos pieds, ma petite amie.

Elle soupira sans rien dire.

— On dirait que vous êtes triste, ce soir... et la petite Phyl triste, c'est si étrange, si contre nature!

— Peut-être y a-t-il une petite Phyl que vous ne connaissez pas, Kerjean?... Je ne suis pas triste, cependant... Kerjean, vous ne m'avez rien dit de vous... Vous devez être fier des succès de la maison Patain?... Vous ne volez pas dans les meetings?...

— Je vole pour faire des essais, et aussi quelquefois, pour ma propre joie... Il faut avoir fait de l'aviation pour connaître l'ivresse de la solitude absolue à sept cents mètres au-dessus du sol...

— Alors, vous ne voudriez pas m'emmener vers les étoiles?

L'orchestre jouait avec emportement une rapsodie inquiète et barbare. — Kerjean, dit Phyllis, allez dire à marraine que je rentre à l'hôtel tout de suite. Je suis très lasse...

Comme Kerjean prenait congé d'elle, elle ajouta:

— C'est demain que vous déjeunez avec nous?...

— Entendu, petite Phyl... à demain.

Kerjean retint un moment la main souple qui s'était abandonnée à sa main.

— ...Laissez vos diables bleus dans la "forêt", ajouta-t-il.

S'inclinant légèrement, il chercha les yeux qui n'avaient jamais fui les siens, et, tout de suite, il les trouva, chastes et souriants, mais, pour la première fois, il eut l'impression de n'avoir pas vu le fond de ce regard frais, pur et sombre comme l'eau des abîmes.



Penchée au-dessus de la grande boîte ronde que lui présentait un petit marchand, Phyllis faisait jouer le tourniquet grinçant, et gagnait ainsi au hasard ce qu'elle appelait son "goûter du matin".

— Mademoiselle... Voulez-vous des "pliés" ou des "cornets"?...

Les "pliés" avaient l'air de petits mouchoirs bien repassés, bien lisses... Un "plié" valait deux "cornets"... Cependant les cornets avaient la préférence de Phyllis. Elle appréciait leur finesse tentante et jusqu'au petit quadrillage de gaufre qui paraît leur blondeur. Ils s'emboîtaient l'un dans l'autre, et elle les emportait ainsi, les croquant un à un, le long du chemin.

Kerjean, qui achetait des journaux au kiosque, vit Phyllis tout de suite et vint à elle.

— C'est bon le "plaisir, Mesdames"?

— Un régal!... goûtez...

La petite Phyl avait obéi à Kerjean; elle avait laissé dans la nuit les mauvais esprits de sa mélancolie.

— Comme vous voilà fleurie! s'écria Kerjean. D'où viennent ces roses?... du même pays que votre sourire du matin?...

— Je ne puis guère vous répondre... Aucune carte n'accompagnait l'envoi...

Ils marchaient indolemment sous les arbres. C'était charmant pour causer en badinage. Phyllis se mit à rire.

— Eh bien... oui, là... mon bouquet était signé. Il y a trois jours, j'ai dit à *quelqu'un* — sans arrière-pensée, je vous assure — que ma fleur favorite était la rose France... et aussi, que j'aimais passionnément le subtil parfum des freesias... Mon bouquet est signé... une petite signature légère... invisible... Fabrice de Mauve... Etes-vous content?

Kerjean ne sourcilla pas. Il attendait le nom. Il l'avait lu tout de suite dans les yeux ensoleillés, sur les lèvres joyeuses.

— Je le croyais absent, Fabrice de Mauve?

— Il l'est, en effet, depuis deux jours... à cause d'une pièce de lui qu'on représente à Dieppe... Mais les fleurs venaient de Paris... (Elle croqua un nouveau cornet.) Kerjean, tournons à gauche... Il y a dans la rue Cunin-Gridaine un petit collier d'améthystes que je veux acheter... Vous connaissez Fabrice de Mauve?

— Très peu.

— N'importe... Que pensez-vous de lui?

— C'est un très joli garçon.

— Oh! n'est-ce pas? approuva-t-elle, ravie, sans pressentir même une intention de sarcasme. Mais ce n'est pas tout, Kerjean...

— Non, certes, de Mauve est un écrivain de grand talent. J'espère, toutefois, que vous ne le savez que par ouï-dire...

Phyllis avait rougi.

— Oh! j'ai lu de lui quelques petites choses... des fragments... Et puis le sonnet qu'il a écrit pour moi... un bijou... une merveille...

— J'en suis persuadé...

— Dites, Kerjean, si peu que vous connaissiez M. de Mauve, il vous plaît?

Le jeune homme hésita. Il était franc, mais pas brutal.

— Eh! bien... Non... pas beaucoup, dit-il pourtant.

Phyllis parut confondue.

— Mais pourquoi?

Les yeux rieurs interrogeaient... Et soudain le jeune homme craignit d'éteindre d'un mot cette flamme de joie qui les illuminait.

— Pourquoi? dit-il. Oh! parce que nos natures sont très dissemblables, je suppose.... Mais je vous le répète, je connais peu Fabrice de Mauve.

— C'est cela, mon ami! fit l'enfant confiante. Vous ne le connaissez pas... Et quand on ne le connaît pas, il a l'air... un peu impertinent, n'est-ce pas? Je l'ai trouvé moi aussi... au début!... Mais cet air lui sied.

Oh! petite Phyl, pensa Kerjean, comme vous voilà prise!

Phyllis s'arrêta devant la vitrine. Elle acheta le collier convoité, puis des épingles à chapeau dont le modèle l'amusait et donna son adresse pour que tout y fût porté.

— Rentrons dans le parc, maintenant, Kerjean.

— Quand partez-vous?

— Après-demain soir... Marraine a changé... Elle change souvent pour les départs.

La voix de la jeune fille était triste, soudain.

— Kerjean vous l'avez vue, hier... dans cette horrible salle de jeu?

Il eut un signe affirmatif.

Après avoir été l'esclave meurtrie et résignée d'un mari qui l'avait épousée pour sa fortune, elle avait été l'esclave heureuse d'un fils affectueux et loyal mais qui ne l'avait pas toujours comprise. La mort de ce fils l'avait livrée ensuite à un penchant violent, bientôt un vice.

Au milieu de cette vie étrange, Phyllis Boisjoli, fille adoptée de sa tendresse avide, n'avait jamais déçu son coeur. Et Phyllis eût pu faire de ce coeur, comme de cette vie, comme de cette fortune, ce que bon lui eût semblé. Mais, inconsciente du doux pouvoir qu'elle exerçait sans y songer, la filleule adorait et respectait les moindres désirs de sa marraine.

...Après le déjeuner dans l'appartement que Mme Davrançay occupait à l'hôtel Excelsior, Mlle Ribes se retira, puis Phyllis, et la vieille dame demeura seule avec Kerjean.

Ses yeux ravis avaient suivi la petite Phyl jusqu'à ce que la porte se fût refermée.

— Comme elle est devenue jolie, n'est-ce pas, Kerjean? Et quelle grâce!... Il ne manque pas de bons apôtres pour me chanter ses louanges... Mais elle est trop jeune.. beaucoup

trop jeune... et je ne veux pas qu'on me la prenne maintenant...

— Oui, fit Kerjean, elle est jeune... et portant...

Il s'interrompit. Mme Davrançay rit:

— Fabrice de Mauve, hein?... Je fais l'aveugle et la sourde. Si c'est sérieux, nous verrons bien... Je ne suis pas sans craindre les coureurs de fortune... Et Phyllis sera riche, très riche, mon ami... Je n'ai plus de famille. Ma nièce, Laure Arguin, une vieille fille revêche que je ne puis souffrir... Quand je ne serai plus de ce monde, Kerjean, ma petite Phyl aura la Peuplière... et tout ce que je possède...

Mme Davrançay parla de Phyllis longuement.

— Il y a déjà longtemps, reprit Mme Davrançay, que je pense à ces choses, et j'ai été... lâche, mon pauvre Kerjean... Oui, c'est stupide, jusqu'à présent le courage m'a manqué pour prendre mes dispositions testamentaires... Mais, dès mon retour, c'est décidé, j'appelle mon notaire...

— Madame, fit Kerjean très affectueusement, voulez-vous permettre à l'ami tout dévoué qui se réjouit profondément de votre résolution généreuse, la hardiesse de vous donner un conseil?... Faites l'impossible pour que tout ceci soit ignoré... Notre petite Phyl sera aimée, elle l'est déjà sans doute... Laissez à celui qui l'aimera le mérite du petit acte de désintéressement, de courage qu'il accomplirait en l'épousant sans connaître vos intentions. Si je vous parle ainsi...

—Compris, mon bon Kerjean!... Vous n'avez pas tort.... Et je me méfierai pour elle...

Elle mit un doigt sur sa bouche; Phyllis rentrait.

IV

Très jeune, muni depuis un an seulement de son diplôme d'ingénieur des arts et manufactures, silencieux, réservé, et pourtant aussi hardi dans ses rêves et dans ses conceptions scientifiques qu'il semblait timide dans ses paroles et ses prétentions, Guillaume avait tout d'abord accepté à Levallois-Perret, chez Patain et fils, les fabricants d'automobiles, des fonctions de débutant et une rémunération médiocre. Mais son intelligence aiguë, son infatigable activité, ses intuitions d'inventeur-né, toute cette personnalité prenante s'était rapidement imposée.

Ainsi, quatre ans à peine après sa sortie de l'Ecole centrale, le jeune homme était devenu le collaborateur principal du grand constructeur qui allait, comme les Farman, les Gastambide, les Blériot, attacher son nom aux recherches aéronautiques.

Dès que cette amélioration considérable de sa situation s'était produite, Kerjean avait obtenu de sa mère qu'elle quittât Fougères et s'installât près de lui, aux Batignolles, dans une vieille maison d'aspect provincial, rue Boursault.

On y avait envoyé de Fougères une partie du mobilier de famille. Guillaume avait disposé les meubles avec le souci de donner à chaque chambre la physionomie qu'avait à Fougères la pièce correspondante. Mais Mme Kerjean ne devait pas goûter la douceur de cet accueil de l'enfant chéri parmi les choses familières. A la veille du jour fixé pour son départ de Fougères, une bronchite compliquée de pleurésie l'avait enlevée brutalement à la sollicitude filiale.

Six ans avaient passé. Rien n'avait été changé dans la demeure où Mme Kerjean n'était jamais entrée, et où, cependant, tout parlait d'elle. La jolie chambre de Mme Kerjean semblait attendre encore la mère qui ne viendrait plus.

Anaïk, une vieille Fougeraise qui portait encore la coiffe du pays, tirait vanité du parfait entretien des choses. Pas une tache, pas un grain de poussière. On se mirait dans ses parquets.

Les établissements Patain avaient été reconstruits, très agrandis, à Levallois. Dès le matin, Kerjean s'y rendait, à moins que des essais d'appareils ne dussent avoir lieu à Issy-les-Moulineaux. Le soir, le vieux nid breton, blotti sous le toit de la maison parisienne, semblait doux et hospitalier.

Il aimait son tranquille intérieur de célibataire, les soirées qu'il y passait en études et en lectures.

Il était resté Guillaume le Taciturne. Il était devenu l'obscur chercheur que ne grisait pas encore la gloire, l'aviateur qui sentait en plein ciel l'ivresse de la solitude parfaite et qui n'aimait point à prendre de passager.

Kerjean n'avait revu avant leur départ de Vichy ni Phyllis ni Mme Davrançay. Toutes les deux étaient sorties, lorsqu'il s'était présenté à l'hôtel. Dans le jardin du Casino, il avait bien aperçu Phyllis, reconnu son rire... Mais d'autres voix se mêlaient à ce rire, d'autres chapeaux parmi lesquels se distinguait celui de Fabrice de Mauve.

La semaine d'aviation finie, il ne prolongea pas son séjour.

Comme il rentrait rue Boursault, on lui remit une dépêche. Elle était datée d'Aix. Elle disait:

“Mme Davrançay, frappée d’hémiplégie dans la salle de jeu, morte deux heures après, sans avoir repris connaissance.”

V

Comme Kerjean s'arrêtait dans la rue d'Offémont pour sonner à la grille de l'hôtel que Mme Davrançay avait habité vingt ans, Lecoulteux en sortait.

— Cher ami! s'écria le bon jeune homme... Je viens de déposer ma carte, pour la petite Phyl... Je vous assure que j'ai beaucoup de chagrin!... J'aimais cette jolie enfant, Kerjean... et si ma mère...

Kerjean l'interrompt:

— Mon cher, laissez donc là Mme votre mère... Et si vous aimez Phyllis, épousez Phyllis...

Lecoulteux prit le bras de l'ingénieur et l'entraîna de quelques pas plus loin.

— Alors... c'est vrai?... Elle n'a rien... *rien*, la pauvre petite?

— Trop vrai!... Elle n'a rien... Mme Davrançay n'a pas laissé de testament. Selon la loi, sa nièce, Mlle Laure Arguin, est son unique héritière.

— Quelle misère! murmura Lecoulteux... Quelle misère..."

Il se tut. Puis:

— Vous savez, Kerjean... même maintenant, elle ne voudrait pas de moi, la petite Phyl... C'est un autre qui lui plaît... A Vichy, les deux derniers jours, quand de Mauve est revenu, je croyais qu'on allait nous annoncer les fiançailles. Je vois encore le sourire de la petite Phyl... Mais je connais de Mauve... Maintenant il la demandera encore moins que

moi... Pauvre petite Phyl!... Vous l'avez revue, Kerjean, depuis cette journée funèbre?

— Deux fois... Elle adorait sa marraine et la pleure désespérément... Je ne crois pas qu'elle se fasse une idée très exacte des difficultés matérielles de sa situation.

— Elle vous aime beaucoup, Kerjean... C'est elle qui a voulu qu'on vous télégraphiât en même temps qu'à Mlle Arguin.

— Oui, elle sait qu'elle peut compter sur ma fidélité... Je ne l'aime pas d'amour, moi!... Mais, hélas! que peut-on pour elle?

— Je pense qu'elle ne va pas rester ici ou à la Peuplière...

— Oh! soyez tranquille, on ne le lui proposera pas... L'attitude et toute la manière d'air de Mlle Arguin sont inqualifiables... Phyllis est subie quelques jours... Voilà tout.

— Que va-t-elle devenir?... dites, Kerjean?

— Mlle Ribes, la demoiselle de compagnie de sa marraine, lui cherche une place d'institutrice... ou de lectrice...

— Une place? Pauvre gosse!...

— La petite Phyl institutrice! Cela semble absurde, n'est-ce pas?

— Quelle misère! Quelle misère!

Et prenant congé de Kerjean, il s'éloigna. Celui-ci le suivit des yeux un moment, et alla sonner à la grille de l'hôtel.

Une anxiété, presque une angoisse, l'étreignait. Il aimait cette enfant comme une petite soeur, très doucement, très

précieusement, de l'affection que les forts donnent aux faibles.

Maître Baudin, à qui Mme Davrançay avait maintes fois confié ses intentions testamentaires, avait rappelé à Mlle Arguin qu'en recueillant Phyllis la défunte avait entendu s'acquitter d'une dette contractée au lit de mort de Marcel Boisjoli. Il lui avait suggéré la possibilité d'une mesure qui, en l'occurrence, semblait assez équitable: reporter sur la tête de la jeune fille la petite pension qu'elle-même, alors dans le besoin, avait reçue de sa tante, pendant près de trente années. Mais Mlle Arguin s'était montrée irréductible.

Kerjean s'était à son tour autorisé de sa dernière conversation avec Mme Davrançay pour risquer une démarche. Il avait parlé avec chaleur, il s'était cru persuasif. Ses arguments s'étaient brisés contre l'aversion froide et inflexible qui avait découragé maître Baudin.

— Phyllis Boisjoli travaillera, avait-elle déclaré. Comme tant de jeunes filles, tant de jeunes femmes, comme sa propre mère, elle gagnera sa vie, et ce lui sera salutaire...

Guillaume avait regardé la vieille fille.

— Le travail est la plus belle et la plus saine des écoles, mademoiselle, mais il est difficile aux femmes qui n'y ont pas été préparées... Avez-vous pensé à tous les dangers qui peuvent guetter une jeune créature abandonnée dans la lutte, sans argent, sans gagne-pain, jolie... et innocente comme un petit enfant?

Mlle Arguin avait tressailli. Kerjean s'était pris à la croire touchée, émue peut-être dans sa terreur sacrée du mal. Mais presque aussitôt ces paroles étaient tombées glaciales:

— Une honnête fille, une bonne chrétienne n’a rien à craindre des pièges du monde, monsieur... Aussi bien ne me semble-t-il pas que Phyllis Boisjoli soit en droit de se sentir abandonnée si elle compte beaucoup d’amis aussi ardents à la défendre que... vous!

Une portière se souleva, la jeune fille entra.

Elle tendit ses deux mains à Kerjean qui les serra et les garda un moment dans les siennes.

— Oh! Kerjean, mon ami!... Comme vous êtes bon!

Elle avait maigri. Elle s’assit sur une petite chaise basse.

Devant ce visage navré, dire: “Avez-vous décidé quelque chose? Quels sont vos projets?...” Il n’osait pas... il ne voulait pas... Jamais il n’avait mieux compris l’impuissance profonde de son amitié d’homme.

Le silence pesa sur eux.

Puis la voix fragile reprit:

— Un emploi m’a été proposé... Des gens qui passent deux mois à Houlgate veulent emmener une jeune institutrice pour surveiller leur petite fille et la faire travailler... S’ils sont contents, ils garderont l’institutrice à Paris...

Kerjean prit une des mains pâles et, sans un mot, y appuya ses lèvres.

— J’aurai voulu pleurer en paix... Et voilà... cela ne m’est plus permis...

— Ma pauvre enfant, fit Kerjean, vous me faites plus de peine encore avec votre calme d’aujourd’hui qu’avec vos

sanglots éperdus d'il y a trois jours... Vous êtes très courageuse pourtant...

— La pauvre Ribes a cherché, en même temps pour elle et pour moi... Mlle Arguin m'avait également offert son appui... Elle compte sur le travail pour me régénérer... Et peut-être est-elle bien aise de se débarrasser de moi.

— Cette créature est odieuse!...

Un petit sourire triste parut sur la jeune bouche.

— Mon vieux Kerjean, vous êtes furieux qu'elle ait tout cet argent... qui, par le fait, lui revenait de droit.

— Oh! ce n'est pas son argent que je lui reproche, corrigea le jeune homme.

— Vous lui reprochez aussi ses mauvais sentiments envers moi... Mais sont-ils sans excuses? Marraine, la chère marraine, si bonne pourtant, n'a jamais aimé sa nièce... qui le sentait bien... Moi, je trouvais Mlle Laure infiniment sévère, horriblement ennuyeuse... j'étais polie avec elle, rien de plus... Comment eût-elle aimé la fillette indifférente qu'elle accusait de lui avoir pris le coeur... et aussi, Kerjean, — oh! oui! maintenant je le comprends!... — la fortune de sa tante? Elle était la parente pauvre, oubliée, négligée, à peine supportée.. J'étais l'étrangère heureuse, aimée... oh! si aimée! si aimée!... Oh Kerjean, maintenant, je n'ai plus personne qui m'aime, personne... que vous, mon ami!

Le coeur serré, Kerjean pensait au temps où, toute petite et tendrement chérie, Phyllis lui disait les mêmes paroles.

— Ma pauvre enfant, le Bon-géant tient à rester votre "meilleur et unique ami". Cependant, vous avez d'autres amis, Phyllis...

Les yeux brillants de Phyllis s'arrêtèrent sur les siens.

— Kerjean, si vous aimiez une jeune fille et qu'elle se trouvât dans l'horrible situation où je suis,... est-ce que vous l'auriez laissée plus d'une semaine sans un mot de vous?... Est-ce que vous ne viendriez pas la voir?... Est-ce que... dites, Kerjean?

— Petite Phyl, il y a des questions de bienséance, de correction... Peut-être, après tout, est-il plus discret, plus délicat de la part d'un homme qui aime de ne pas choisir un moment...

Phyllis l'interrompt:

— Oh! Kerjean... Dire ou écrire à une pauvre enfant: "Vous n'êtes pas seule dans la vie, je vous aime... Faites un signe et je... Kerjean, *vous*, vous auriez...

— Ma petite Phyl, fit Kerjean avec une douceur tendre et quasi paternelle, ces mots-là, *quelqu'un* avait-il le droit de vous les dire?

— Mon ami, vous savez déjà qu'il s'agit de M. de Mauve... Je l'avais rencontré le printemps dernier à Paris... Nous l'avons retrouvé à Vichy... Il me plaisait beaucoup!... Le monde entier prenait un air de fête, parce que je pensais : "Il m'aime!". Les derniers jours, surtout!... J'étais si heureuse! Il ne s'occupait que de moi... Il ne voyait que moi!... La veille de notre séparation, à Vichy, il a saisi ma main et l'a effleurée de ses lèvres... Oh! à peine!... Mais il ne m'a jamais dit un mot d'amour... Depuis... il ne m'a plus donné le moindre signe de vie...

Une telle angoisse tendait le regard qui interrogeait les yeux de Kerjean que, troublé par cette supplication muette, le jeune homme dit:

— Je vous répète que de Mauve a pu craindre d'être indiscret... Des scrupules...

— Si je m'étais aussi cruellement trompée sur Fabrice de Mauve, Kerjean, reprit la jeune fille, je ne pourrais plus l'aimer, parce que... je le mépriserais... Mais il y aurait quelque chose de brisé... de mort en moi... Maintenant, il faut que je parte... dans trois jours!

Kerjean la regardait avec une pitié infinie.

— Vous m'écrirez.

— Oh! très souvent... Je vous raconterai les choses... Peut-être la fillette sera-t-elle gentille...

— Mlle Ribes connaît les parents?

— Je ne crois pas... Ce sont, paraît-il, des gens très honorables... J'espère que je leur plairai... Mais quelle drôle d'institutrice je ferai, Kerjean! Je ne possède pas le moindre parchemin, je dessine un peu, je chante un peu, je joue un peu de piano... Si mon élève allait être plus instruite que moi?

— Elle vous adorera... Maintenant, petite Phyl, écoutez... Promettez-moi que vous n'hésitez jamais à vous adresser à moi... si quelque difficulté surgissait...

— Je vous le promets... Vous viendrez me dire adieu, à la gare?

— A la gare, non... Vous ne partez pas seule... et l'on pourrait trouver étrange...

Elle ne put s'empêcher de rire.

— J’oubliais...

...“Pauvre petite,” pensa Kerjean lorsqu’il l’eut quittée. Ainsi que Lecoulteux, Kerjean considérait comme certaine la défection de Fabrice de Mauve. Quel piège avait été, pour l’âme naïve de Phyllis, cette duplicité banale!... Que la pauvre enfant connût, en même temps que l’horreur de la mort et l’humiliation de la ruine, le déchirement de l’abandon; que si jeune, si sincère, elle eût heurté déjà son coeur à la froide lâcheté d’un homme... c’était par trop cruel!

VI

“Houlgate, Villa des Vagues, 18 août.

“Vous m’avez recommandé de vous écrire, mon ami Kerjean... A peine arrivée à Houlgate, à peine installée dans ma chambre de Pichin, je m’assois à ma table, devant la fenêtre ouverte toute grande sur la mer, et je prends ma plume...

“Ce n’est pas qu’il me semble avoir beaucoup à vous conter... Mais je suis seule, je suis triste... Tout est froid et noir autour de moi, et j’ai besoin de sentir présent, malgré la distance, votre coeur d’ami, votre grand coeur si fort, si chaud, si bon.

“Kerjean, combien j’étais insouciante et gaie ce matin du mois dernier où je croquais des cornets de plaisir... Je croyais au bonheur, alors; j’y croyais comme on croit à quelque chose dont on n’eût jamais songé à douter...

“Et ma marraine est morte!... Et quand je cesse de penser à ma pauvre marraine que je ne verrai jamais plus, c’est pour penser à quelqu’un dont je suis peut-être plus séparée maintenant que si mort était entre nous. Alors je n’ai plus de courage.

“Mais je vous écris des choses sans but... Mon élève est gentille, pas très jolie, mais toute souriante et bonne à embrasser comme un bébé. Vous aviez raison, je crois qu’elle m’aimera. Elle m’a dit: “Je suis contente, vous avez l’air d’une grande petite fille!”

“Mme de Valois doit être remarquée partout comme une fort belle personne. Ses traits sont réguliers, sa taille superbe.

Elle est très froide mais extrêmement courtoise.

“M. Valois est beaucoup moins bien que sa femme. Je ne crois pas qu’il appartienne au même milieu social. Son aspect physique, ses manières, son langage sont lourds et assez vulgaires, mais il a l’air d’un très brave homme. Il adore sa fillette et me témoigne une bienveillance cordiale. Quand il parle de la petite Liliane et de moi, il dit “les enfants”... En route, il nous a acheté à toutes les deux des bonbons... C’était gentil... Mais comme ces gens me sont étrangers, indifférents à moi et à mes peines!

“Au revoir, mon ami, répondez vite.

“Bon-géant, aimez toujours votre petite

“Phyl.”

“Villa des Vagues, 20 août.

“Merci, mon bon Kerjean; votre lettre qui me parle, votre lettre qui me gronde, votre lettre qui m’aime, votre lettre est vous tout entier!... Elle me fait du bien.

“Vous dites: “La vie est là qui nous prend, qui nous entraîne; il nous faut marcher, poursuivre notre route...” Vous dites: “A votre âge, le devoir est aussi d’espérer...”

“Je ne sais pas si j’espère, mon ami, mais je vis et les jours passent. La petite Liliane est charmante. Ses paroles, ses rires, ses baisers me sont doux. Nous jouons ensemble sur la plage. Je raconte les histoires d’autrefois, les histoires du Bon-géant.

“Mon élève? Je me demande ce que lui enseigne... Elle est paresseuse comme une chenille... et il fait si chaud! C’est cruel d’imposer aux enfants un travail de vacances. Je lui ai donné un *très bien*... Mme Valois a jugé mon indulgence excessive et me l’a reprochée. Elle est assez hautaine et ne me plaît guère. Ses belles manières, son beau langage, sont véritablement les plus fastidieux, les plus insipides du monde. Je crois qu’elle ennuie aussi son mari, mais il est très patient avec elle.

“Au revoir, mon ami. Je vous promets d’être vaillante.

“Bien affectueusement.

“Phyllis.”

“Villa des Vignes, 27 août.

“Vous êtes bon de me répondre si fidèlement. Je voudrais vous écrire des lettres intéressantes, mais je ne suis libre que le soir...

“La plage fait les frais de nos plus grands plaisirs, à Liliane et à moi. Puis nous prenons des bains. Je nage comme un poisson, vous savez? C’est un instinct chez moi. M. Valois pense qu’il doit y avoir, dans ma plus lointaine ascendance, une petite sirène dont je porte la ressemblance mystérieuse.

“Nous faisons aussi de longues promenades à travers la campagne, au hasard des plus ravissants chemins creux... Quelquefois, M. Valois nous accompagne. Il manque décidément de toute espèce de distinction, mais je le préfère à sa femme, parce qu’il est simple, cordial, et toujours de bonne humeur. Il a connu beaucoup de gens,

d'hommes politiques, d'hommes de lettres. Sa grosse tête fourmille de souvenirs anecdotiques, et ses récits très vivants, sa manière de conter m'amuse. Le soir, quand Mme Valois ne parle pas d'aller au casino, Liliane va chercher son père, et nous jouons au jeu d'oie tous les trois, à moins que ce ne soit au Nain jaune...

“Mon cher Kerjean, voilà ma vie! La vôtre est peut-être plus paisible encore, mais votre lettre est un hymne au travail! On vous devine pris, conquis, enivré... De “chercher” vous passionne.

“Vieux Kerjean, comme j'aimerais vous voir.

“Je vous aime bien.

“Votre petite Phyllis.”

“29 août.

“Mon cher Kerjean, qu'allez-vous penser? Vraiment, les hommes ont des idées singulières! Vous craignez que ma société ne plaise que *trop* à M. Valois... Vous me recommandez la prudence... et même la méfiance et je ne sais quoi... Mon pauvre Bon-géant, vous êtes fou! Songez que M. Valois est un homme sérieux, un homme marié, qu'il a au moins dix ans de plus que vous, qu'il pourrait être mon père!... Le voyez-vous me faisant la cour? C'est absurde.

“Je vous jure que je ne suis pour lui qu'une enfant à peine plus âgée que Liliane. Dormez donc tranquille!

“Au revoir, mon ami, je vous envoie mes plus tendres gentillesse.

“Phyllis.”

“3 septembre.

“J’ai “démaigri” un peu... et surtout je me sens plus brave.

“On espère toujours, Kerjean, rien n’est plus vrai... L’oubli de certains souvenirs est difficile... je ne le vois que trop!... Ne peut-il paraître à quelqu’un d’autre aussi impossible qu’à moi?... Je suis folle!...

“Au revoir et bien affectueusement à vous, cher Bon-géant d’autrefois.

“Phyllis.”

“9 septembre.

“Kerjean, quand vous parlez de M. Valois, on dirait que vous êtes jaloux! Pensez-vous que la place de “Bon-géant” soit à prendre?... Ce brave homme est mon seul espoir. Il chérit sa petite fille et voit combien Liliane m’aime... Peut-être convaincra-t-il sa femme de me garder à Paris...

“Hier, précisément, M. Valois a vu que j’avais pleuré (hélas! Kerjean, il y a des jours, des heures où je ne puis m’empêcher de pleurer), et, sans grand tact, mais avec une très évidente bienveillance, il m’a demandé si quelqu’un m’avait fait de la peine.

“M. Valois paraissait tout apitoyé, tout désireux de me témoigner sa compassion... Il m’a pris la main comme vous quand j’ai de la peine... Je la lui ai retirée, soyez tranquille;

je déteste que quelqu'un d'étranger me touche... Mais j'ai remercié M. Valois de sa bonté.

“Kerjean, je ne quitterais volontiers Liliane que si quelque chose d'heureux — la seule chose heureuse pour moi — arrivait... Oh! Kerjean! n'est-il pas étrange que je puisse attendre encore des choses heureuses, et cela, sans m'appuyer sur d'autres raisons que celles de mon coeur...

“Si vous lisiez en moi, vous y verriez certainement combien vous auriez tort d'être jaloux de qui que ce fût. J'ai entendu dire de je ne sais qui: “Elle a été la femme d'un seul amour.” On pourra dire cela de moi, Kerjean, mais il faudra qu'on ajoute: “Elle a été aussi la femme d'une seule amitié.”

“Votre petite Phyl.”

“Villa des Vagues, 10 septembre.

“Mon cher Kerjean, je pars demain à la première heure. Je quitte Houlgate et les Valois... C'est une histoire révoltante et parfaitement ridicule que je vous conterai. Vous aviez raison. Je manque d'expérience, mais le monde est quelquefois bien laid.

“J'espère que Mlle Arguin voudra me donner asile une fois encore. Je ne lui demanderai de me supporter que juste le temps de trouver un autre emploi... Aussi bien, où pourrais-je aller, sinon chez elle, mon pauvre Kerjean? Je n'ai personne...

“Je ne vous prie pas de venir me voir rue d'Offémont. Si ma nouvelle intrusion avait contrarié Mlle Laure, elle ne manquerait pas de me reprocher le sans-gêne de recevoir votre visite sous son toit... C'est moi qui irai chez vous, rue

Boursault, demain, vers cinq heures... J'ai un tel besoin de vous voir!

"A bientôt, prenez ma main et serrez-la bien fort dans votre bonne et loyale patte d'ami.

"Phyllis."

VII

Phyllis, toute vibrante, contait l'incident qui avait causé sa fuite.

— ...J'étais assise toute seule dans le salon, je feuilletais un livre posé sur la table... M. Valois est venu derrière moi... j'ai cru qu'il regardait les gravures... Et je n'osais rien dire, bien que cette présence invisible et toute proche me fût désagréable... Puis j'ai senti son souffle qui me touchait et, tout de suite, sa bouche s'est posée sur mon cou... Alors je me suis retournée, brusquement, et je lui ai donné une gifle... Oh! une gifle...

Kerjean, le visage dur, un peu pâle, mordait sa lèvre, et ses doigts se fermaient, crispés, sur ses paumes.

— Ma pauvre petite Phyl! Oh! pouvoir donner une leçon à ce lâche individu!

— J'avais tout ensemble envie de le battre encore... et de sangloter... Je me sentais seule, tellement abandonnée... Ah! le lâche, Kerjean! Le lâche, le goujat!...

La voix de la jeune fille se brisa, de grosses larmes lui jaillirent des yeux.

— La vérité, ma pauvre petite Phyl, c'est que vous êtes beaucoup trop jeune, beaucoup trop jolie pour être institutrice...

— Mon pauvre Kerjean, il faut pourtant que je trouve une autre situation... Mlle Laure m'a parlé d'une dame, une de ses amies de pension, la veuve d'un notaire de province, qui

cherche pour ses deux grandes filles une demoiselle de compagnie...

— Ah! fit Kerjean, le visage soucieux, si Jacqueline Albin... Vous avez connu Jacqueline..."

— Je l'ai vue quand j'étais petite, mais je me souviens d'elle

— Depuis la mort de son père, elle voyage... Elle vous eût prise auprès d'elle. Vous auriez été sa demoiselle de compagnie, sa lectrice, que sais-je?... et elle vous aurait aimée comme une soeur...

Phyllis soupira.

— Quel dommage! Une amie de vous, Kerjean...

La petite pendule d'or commençait à sonner six heures.

— Oh! dit la jeune fille, que c'est joli... Je n'étais jamais venue chez vous, Kerjean, mais je me représentais votre salon tel que je le vois... L'ensemble est un peu "vieux garçon" vous savez... Mais tout y est beau, simple, solide... net et franc...

— En vérité, je crois n'avoir pas même une tasse de thé à vous offrir... Ah! mais aimez-vous le sirop de framboise? Anaïk en fait d'excellent et qui embaume.

Ce savant inventeur disait ainsi parfois des choses très simples avec un contentement puéril qui riait dans sa voix grave.

Le sirop de framboise, l'eau toute fraîche qui embuait le verre, les petites galettes bretonnes — gloire d'Anaïk —

furent servis dans le salon, sur le guéridon empire, et Kerjean vit dans les yeux de Phyllis la même petite clarté de plaisir qu'au Nouveau Parc de Vichy, quand elle goûtait avec des tartines et de la crème.

Quelques jours après, Kerjean reçut une lettre de Phyllis. La veuve du notaire de province, Mme Chardon-Pluche, avait commencé par déclarer que Mlle Boisjoli paraissait "aussi jeune que ses filles" et était affligée d'un physique tout à fait impropre au rôle de chaperon. Mais Mme Chardon-Pluche ne savait plus rien refuser à son admirable amie Laure. L'accord avait été conclu.

Kerjean revoyait Phyllis, mince, souple, harmonieuse, des roses à la main, la magnificence de ses cheveux blonds, l'éblouissante pureté de son teint rose. C'était bien une jeune fille dans tout l'innocence en même temps que dans toute la grâce de sa délicieuse juvénilité... Mais qui donc garderait une pareille institutrice?

Pour la centième fois, il se demandait: "Que puis-je faire? Si j'avais un ami dans la gêne, je lui dirais: "Venez chez moi..." mais une femme, une jeune fille... que puis-je faire?"

VIII

“Paris, 39 bis rue des Vignes, 3 octobre.

“Mon cher Kerjean, me voici chez Mme Chardon-Pluche, remplissant depuis dix jours mes fonctions de demoiselle de compagnie et de promeneuse.

“Mme Chardon-Pluche vient seulement de s’installer à Paris, où il était à l’avance entendu que tout serait très neuf, très parisien et très moderne — lisez: “vaguement anglais et d’un horrible modern style”. On a l’impression d’y être à l’hôtel. Souvent je rêve, mélancolique, à ma vénérable Peuplière ou à votre beau salon ancien de la rue Boursault.

“Mme Chardon-Pluche n’est ni élégante ni distinguée. Marcelle a vingt-quatre ans, Edmée vingt-deux. Voue leur en donneriez aisément vingt-huit ou trente. Je crains toujours, quand nous sortons ensemble, qu’on ne me prenne pour une jeune fille très mal élevée, qui a besoin deux gouvernantes.

“Mon pauvre ami, ne croyez pas, si je raconte ces choses, que ce soit pour me plaindre, c’est plutôt pour m’amuser.

“Phyllis.”

“Paris, 18 octobre.

“Mon cher Kerjean,

“Les jours se suivent et se ressemblent.

“Dimanche, cependant, nous sommes allées dans le monde, Marcelle, Edmée et moi, chez une amie de Mme Chardon-Pluche, qui avait réuni quelques jeunes filles et quelques jeunes gens.

“Ce fut très amusant, ma foi!... On n’a pas dansé, mais on a causé, chanté, fait des jeux d’esprit et un peu flirté, je crois... Je ne tiens guère au flirt, mais cette fois, eh bien! oui, cette fois, j’étais contente de flirter... Je me disais: “Je suis donc encore une jeune fille comme les autres, après tout...”

“Au revoir, mon ami... A bientôt, je voudrais!

“Votre petite Phyl.”

IX

Comme Kerjean ouvrait un journal, le nom de Fabrice de Mauve attira son attention sur un écho qui désola son amitié. Il résolut d'aller trouver Phyllis, quitte à user de diplomatie pour ne pas trop mécontenter Mme Chardon-Pluche.

“Nous avons annoncé, il y a quelque temps, disait le journal, les fiançailles de M. Fabrice de Mauve, l'écrivain, le poète bien connu, avec Mlle Alice Tourneur, la fille unique de M. Philippe Tourneur, le grand industriel havrais. Le mariage sera célébré au Havre, le 22 novembre prochain.”

Pauvre petite Phyl! Si elle ignorait l'abandon de l'homme qu'elle aimait, Kerjean voulait lui épargner le saisissement douloureux de l'apprendre par une note de presse. Si, au contraire, elle connaissait la fâcheuse nouvelle, ce qui n'était que trop possible, il voulait qu'elle pût au moins confier sa grande peine, éprouver la douceur d'une compassion amie.

Par prudence, il écrivit:

“Ma chère petite Phyl,

“Me voici de retour à Paris et bien désireux d'aller vous trouver, après ces longues semaines. Voulez-vous solliciter de Mme Chardon-Pluche la permission de me recevoir, pendant quelques instants, un très ancien ami de votre marraine? Je pense pas qu'ainsi présentée, votre requête

puisse être ma accueillie. Le “très ancien ami” compte se présenter chez vous vers six heures.

“Votre très affectueusement dévoué

“Kerjean.”

Aucun contre-ordre ne vint. A l’heure fixée, Kerjean fut introduit dans un salon où tout était d’un vert cru.

La petite Phyl parut. Elle souriait, très pale; ce sourire de bienvenue était doux, triste.

— Vous n’avez pas bonne mine, observa Kerjean...

— Je suis bien portante.

Elle l’avait fait asseoir près de la cheminée et s’était assise elle-même en face de lui.

— Alors, Mme Chardon-Pluche a autorisé ma visite?

— Oui... assez sèchement... mais sans difficulté. Elle m’a demandé si je ne désirais pas qu’elle assistât à notre entretien... Je lui ai dit que vous étiez un très ancien ami... et elle n’a pas insisté.

Tout de suite, Phyllis questionna Kerjean sur son voyage. Mais, soudain, au milieu d’une phrase, avant même qu’il eût parlé, elle s’interrompt:

—Kerjean, fit-elle sourdement, vous savez qu’il se marie, n’est-ce pas?

Il inclina la tête en silence.

— Vous l’avez appris par les journaux?

— Hier matin... en arrivant.

— Moi, il y a dix jours que je le sais... Et, depuis, je n’ai pas eu le courage de vous écrire... Je connais cette Alice Tourneur qu’il épouse... Elle n’est pas jolie... elle est trop grande, trop forte, trop massive... elle n’est pas très intelligente, elle manque de toute distinction... Mais elle a quinze cents mille francs de dot et dix millions d’espérances!...

— Ma pauvre enfant, je me faisais peu d’illusions, je l’avoue.... Cependant, j’ai été... saisi.

Elle reprit, du même ton neutre et comme indifférent:

— Marcelle lisait l’Echo de Paris, elle s’est écriée tout à coup: “Tiens! Fabrice de Mauve, l’auteur, qui se marie!” Par une sorte d’instinct je me suis cramponnée à ma chaise... Il me semblait que je tombais dans un trou... J’ai prétexté une vague indisposition... On ne s’est douté de rien.

— Ma pauvre, pauvre petite Phyl!

— Il y a longtemps que nous n’espériez plus en Fabrice de Mauve, vous, Kerjean... Mais moi, j’espérais encore, j’espérais de toute mon âme... Je me disais: “Il y a des choses qui s’expliqueront... Il m’aime, je le sais...” Oh! Kerjean je ne pouvais croire à tant de duplicité!...

Elle eut un petit sanglot bref et sans larmes.

— Phyllis... cet homme est aussi indigne de vos regrets qu’il l’était de votre affection.

— Un jour, vous souvenez-vous, je vous ai déclaré que, si je devais cesser d'estimer Fabrice de Mauve, je cesserais en même temps de l'aimer... J'ai ajouté: "Quelque chose en moi serait mort..." Je ne veux plus aimer Fabrice de Mauve, Kerjean... Mais c'est mon coeur qu'il a tué...

Je suis calme, vous voyez... Je voudrais être brave...

Les larmes avaient jailli.

— Vous êtes très brave, affirma Guillaume.

— Mon ami, je suis très jeune, très ignorante... Tout est confus en moi... Comprenez-vous qu'à sentir tout à coup, brutalement, qu'aux yeux de certains hommes on n'est qu'une sorte de proie, on prenne tous les autres en horreur, en dégoût?... Je n'aimerai plus jamais personne... Je ne me marierai jamais...

Kerjean l'avait écouté sans songer à l'interrompre, étrangement heureux. Soudain, il comprit que la mariage de Phyllis l'eût révolté comme un sacrilège. Il avait entendu parler de la jalousie des pères qui marient leur fille, âpre chez certains comme une jalousie d'amant. Il pensa que cette passion complexe, paradoxale, devait ressembler, singulièrement, à ce qu'il venait lui-même de pressentir.

Le Bon-géant eût voulu abriter de tout mal et de toute peine la frêle petite princesse...

— Phyllis, dit-il, vous n'avez pas vingt ans, petite Phyl, et moi, j'ai confiance. Je veux croire que, malgré cette désillusion qui l'a blessé, votre coeur n'est pas mort... qu'il se réchauffera au contact d'un autre coeur encore ignoré de vous et de moi, mais qui sera très bon, très aimant, très fidèle...

— Vous me prenez toujours pour une fillette, vieux Kerjean, une fillette qui vient de casser sa poupée et à qui l'on en promet une nouvelle... Sans doute l'avenir montrera que vous avez tort...

X

Kerjean, oisif, un peu las, rêvait à des choses imprécises.

La sonnette de la porte retentit. Des pas pressés, légers, bruissaient sur le parquet du salon, dont la porte était ouverte... Guillaume se leva violemment:

— Mais, malheureuse enfant, que faites-vous ici, à pareille heure?

Car, dans le cadre béant de la porte, c'était la mince silhouette de Phyllis Boisjoli qui venait de se dresser.

Cependant, la jeune fille était entrée... Devant cette pâleur, ce mutisme frémissant, le mécontentement de Kerjean tomba.

— Qu'y a-t-il, petite Phyl? dit-il, Qu'y a-t-il? Vous m'effrayez...

— Kerjean, cette femme a été atroce...

— Mme Chardon-Pluche?

— Elle m'a insultée, elle m'a chassée.

— Comment? Parlez vite!

Phyllis semblait épuisée. Kerjean voulait qu'elle s'assît, près du feu, mais elle demeurait debout au milieu de la pièce, nerveuse, sans larmes.

— Elle m'avait prise en grippe... L'autre jour déjà, quand vous êtes venu... elle m'a dit des choses absurdes et blessantes; que je l'avais inexactement renseignée, que

vous étiez plus jeune qu'elle n'avait pu le supposer d'après mes paroles, que sa responsabilité... Aujourd'hui, Edmée lui a raconté que nous vous avions rencontré au parc Monceau... Ce soir, le dîner à peine fini, elle m'a fait une scène terrible, elle m'a reproché d'être pour ses filles un "élément de corruption", Kerjean!... Elle avait patienté autant que possible, à cause de Mlle Arguin, mais, puisque, après avoir reçu un homme en tête à tête chez elle... je poussais l'inconvenance jusqu'à donner des rendez-vous au parc Monceau sous l'égide de ses innocentes filles, jusqu'à leur présenter mes amoureux...

— Ah! ça!

— Oui, mon ami, c'était par trop fort... Je me suis révoltée... J'ai dit à Mme Chardon-Pluche ce que j'avais sur le coeur... Et, quand cette affreuse personne m'a donné mes huit jours comme à une domestique, je lui ai répondu que je ne passerais pas une nuit de plus sous son toit... Sans plus l'écouter, j'ai couru à ma chambre, j'ai jeté mes affaires dans ma malle... Ah! me sauver, me sauver... Mais me sauver où? Mlle Arguin m'a laissé clairement comprendre que sa maison ne m'hospitaliserait plus... Alors il n'y avait plus que vous... Et quand le concierge, ma malle chargée, a demandé quelle adresse il devait dire au cocher... j'ai donné la vôtre, mon ami...

— Mais vous avez bien fait... vous avez bien fait! s'écria le jeune homme.

Elle pleurait, cachant son visage:

— Je ne pouvais aller à l'hôtel, Kerjean!... J'aurais eu si peur... et puis je sentais bien que marraine n'eût pas aimé me savoir à l'hôtel toute seule... et que marraine m'eût confiée à vous...

— Vous avez bien fait, vous ne pouviez mieux faire... Ma petite Phyl, ne pleurez pas!...

— Oh! Kerjean, je ne veux plus recommencer cette vie.... chercher une autre maison... où l'on me maltraitera d'une autre manière... je ne peux plus... Les gens sont trop injustes, trop méchants!... Je ne peux plus, non, je ne peux plus... Je mourrais... Oh! mon ami, gardez-moi...

Kerjean était resté debout près d'elle.

— Ma pauvre petite, dit-il, j'en serais très heureux, mais ne voyez-vous pas que c'est impossible? Vous êtes très jeune, je n'ai que trente ans... Vous n'êtes ni ma soeur ni ma femme... Et le monde... Si vous viviez près de moi, on dirait... de très vilaines choses...

Les yeux de la pauvre enfant se remplirent de désespoir.

— Alors, qu'est-ce que je deviendrai?... Oh! Kerjean... si... s'il n'avait pas été si cruel... maintenant, je suis comme un épave... je n'ai plus de force...

— Nous chercherons... nous aurons une idée... tout s'arrangera, je vous le promets, fit Kerjean, ne sachant en vérité de quoi attendre la solution du problème. Oui, demain, nous causerons, petite Phyl... et nous trouverons quelque chose... Mais ce soir, il faut ne plus pleurer...

Elle eut un cri;

— Vous me gardez, ce soir?

Il sourit:

— Mais, naturellement, je vous garde... L'heure ne nous laisse pas le choix... Je vais dire à Anaïk de vous préparer la

chambre de ma mère...

Phyllis retint doucement la main du jeune homme et, lui souriant dans les yeux:

— Une fois de plus, le Bon-géant a sauvé la princesse! dit-elle.

XI

Guillaume ne dormit qu'une partie de la nuit et s'éveilla soucieux.

A sept heures et demie, comme il déjeunait dans la salle à manger, Phyllis entra, blonde et claire comme un rayon de soleil. Anaïk la suivait, portant un plateau.

— Bonjour, vieux Kerjean! fit la jeune fille; Anaïk m'avait apporté mon chocolat dans ma chambre, mais j'ai préféré déjeuner avec vous.

Une robe blanche, ample et souple, l'enveloppait de longs plis. Elle ne s'était pas coiffée; ses cheveux étaient encore nattés de chaque côté de son visage.

Kerjean sourit.

— Bonjour, petite Phyl!...

Phyllis s'était assise en face de son hôte et goûtait du bout de sa cuillère le chocolat trop chaud.

— Kerjean, avez-vous trouvé quelque chose?

Il hésita devant le sourire confiant.

— Eh bien, à la vérité, non, pas encore... Je vais demander à Mme Saugeret, la femme d'un ingénieur chez Patain... Car vous ne devez pas rester un jour de plus ici... Si déjà l'on savait...

Phyllis l'interrompt:

— Kerjean, j'ai une idée, moi... une idée qui me paraît splendide... Seulement, il faut que l'approuviez, que vous l'acceptiez... Et je crois que nous ne jugeons pas toujours les choses de même...

— Mais si, pourquoi pas? Voyons votre idée, petite Phyl?

— Elle arrangerait tout, Bon-géant! Et je serai si tranquille, si contente!

— Eh bien, dites, alors?

— Vous allez vous gendарmer...

— Je vous écoute.

— Attendez que j'aie bu mon chocolat...

Quand elle eut reposé la tasse vide:

— Si j'étais votre soeur, Kerjean, vous voudriez bien me garder ici, n'est-ce pas? Ma présence ne vous ennuerait pas?...

— Mais, ma petite Phyl, assurément non... Cependant, je ne vois pas...

— Il y a autre chose que je vous ai entendu dire... Kerjean, c'est que vous aviez décidé de ne pas vous marier...

— Non certes... mais...

Le visage de Phyllis s'illumina.

— Eh bien, alors, réfléchissez un moment et vous verrez que la solution cherchée est toute prête... Puisque nous ne voulez pas vous marier... et puisque je n'aimerai plus jamais personne... c'est très simple... Epousez-moi!

— Qu'est-ce que vous dites?

Sans se troubler, elle expliqua:

— Je dis que vous devriez m'épouser; Kerjean... Pour vous, je ne serais qu'une petite soeur très affectueuse, très reconnaissante... Pour le monde, je serais votre femme... voilà.

— Ma petite Phyl, ma pauvre enfant, mais c'est d'une extravagance sans nom... une telle combinaison est enfantine... et irréalisable... il est impossible de l'envisager sérieusement...

— Irréalisable, pourquoi?

— Pour cent raisons...

— Lesquelles?...

— Ma chère petite... un homme et une femme mariés sans l'être... vivant comme frère et soeur... l'enfant que vous êtes... vous ne pouvez concevoir toutes les difficultés, toutes les équivoques... Aussi bien, laissons ce côté de la question. Il y a autre chose... Vous dites: Je n'aimerai plus jamais personne... Croyez-vous qu'une telle parole soit article de foi dans la bouche d'un enfant de dix-neuf ans?

— Je ne suis pas une enfant, Kerjean... et je vous répète que je me sens à jamais dégoûtée de l'amour.

— A jamais dégoûtée de l'amour, ma pauvre mignonne! Mais on vous aimera, Phyllis, on vous aimera, parce que vous êtes faite pour être aimée... Et comment voudriez-vous répondre aujourd'hui que vous ne comprendrez pas un jour quel abîme sépare votre petite flirt avec de Mauve, votre naïf roman de fillette sentimentale, et... l'amour, le vrai...

celui précisément dont vous ne pouvez pas être “dégoûtée”, parce que vous ne le connaissez pas?

Phyllis fut saisie, offensée. Son ami lui parut brutal.

— Vous êtes bien méchant! s’écria-t-elle.

Sa voix s’étrangla.

— J’ai beaucoup, beaucoup de chagrin, Kerjean...

Kerjean regretta des paroles qui, d’ailleurs, avaient un peu dépassé sa pensée. Mais cette disproportion entre les regrets de Phyllis et les mérites de celui qui les causait l’avait toujours agacé.

— Ma chère petite, dit-il, je ne doute pas de ce grand chagrin. Mais c’est parce que je sais combien sincèrement votre pauvre petit coeur s’était donné, que je puis prévoir qu’un jour ou l’autre il réclamera de la vie... Ce jour-là, vous déplorerez amèrement, croyez-moi, d’avoir lié votre avenir à... un frère.

Kerjean s’énerva.

— Ma petite enfant, si j’ai renoncé au mariage, c’est parce que je tiens à mon indépendance, parce que j’en ai besoin...

Phyllis eut un cri.

— Alors vous avez peur que je vous ennue, que je vous gêne?

— Non!... mais non!... vous ne me gêneriez pas... ce n’est pas cela que j’ai voulu dire... Ma petite Phyl, je serais très heureux de vous avoir toujours auprès de moi... Mais, enfin, vous savez que ma profession comporte des devoirs, des

servitudes... des risques, avec lesquels il faut bien que le compte... Il n'y aurait pas de place pour une femme, épouse ou soeur... Je vis en sauvage... Je fuis le monde... Je m'absente fréquemment... Mes recherches, mes expériences m'absorbent plus que vous ne croyez... Voyez-vous l'existence que je pourrais offrir à ma petite compagne?...

Phyllis secoua la tête.

— Oui, je comprends, dit-elle... Pas de passager! L'enivrante solitude!... Un jour déjà, vous m'avez dit cela, Kerjean.

Elle était demeurée à la même place, enfantine et fragile dans sa robe angélique, avec ses deux nattes de pensionnaire.

Il vint s'asseoir près d'elle, prit une des mains.

— Non, ma petite Phyl, dit-il, non, je ne veux pas prendre votre vie, parce que ce serait la sacrifier... et parce que ce serait une grande folie... une irréparable folie... parce que...

Avant qu'il eût fini sa phrase, la porte fut brusquement ouverte et, repoussant Anaïk, Mlle Arguin parut.

XII

— Malheureuse enfant! On m'avait bien dit que je vous trouverais ici!

Kerjean s'était levé.

— Pardon, madame, puis-je vous prier de me dire ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

Très calme, son beau regard d'honnête homme interrogeait.

Les petits yeux luisants quittèrent la robe blanche, les nattes blondes, pour croiser ce regard, et le défièrent.

— Ce matin, à la première heure, monsieur, Mme Chardon-Pluche est arrivée toute bouleversée, pour me dire qu'ayant fort mal pris quelques justes observations, Phyllis Boisjoli s'était, hier soir, enfuie de chez elle... J'ai sévèrement blâmé Mme Chardon-Pluche d'avoir laissé partir à pareille heure une jeune fille sans famille, qui ne devait en vérité savoir où aller. Mais mon amie m'a répondu: "Mlle Boisjoli savait où aller... Elle a fait chercher une automobile par le concierge et a donné une adresse qu'on m'a redite. C'est, n'en doutez pas, celle de son am..." Mes lèvres se refusent à proférer le mot que Mme Chardon-Pluche a cru pouvoir employer!

Phyllis avait tressailli de tout son être, mais elle s'était tue; elle se sentait défendue, protégée... Ce lui fut d'une extrême, d'une poignante douceur.

— Vos lèvres font bien de ne pas répéter une aussi monstrueuse calomnie. Votre cœur eût mieux fait encore en ne l'accueillant pas... Je respecte trop l'enfant qui nous écoute, madame, pour réfuter devant elle une accusation de

ce genre... Cette boue-là, Dieu merci, ne salit que ceux qui la jettent... Phyllis ne s'est pas enfuie de chez Mme Chardon-Pluche, elle en a été chassée avec de telles paroles, de telles insinuations, — en attendant l'insulte top claire dont vous avez été le messagère, — qu'elle n'eût plus pu y demeurer une heure de plus sans lâcheté... Sa première pensée a été d'aller à vous, mais votre accueil en une récente circonstance lui avait nettement indiqué votre désir de ne plus la revoir... Alors, très innocemment, sans supposer qu'un acte, à ses yeux tout simple, pouvait être mal interprété, mal compris par d'autres, elle est venue au vieil ami de son enfance, à l'ami fidèle, qui...

Guillaume eut une imperceptible hésitation, puis il acheva:

— ...qui, devant être bientôt son mari, lui semblait être, dès maintenant, son appui, son protecteur naturel..

— Son mari! répéta Mlle Arguin au comble de la surprise... Vous épousez Phyllis Boisjoli?

Le profond et mâle regard de Guillaume croisa le regard perçant de Mlle Arguin.

— Phyllis connaît depuis longtemps l'affection que je lui ai vouée, fit le jeune homme; elle sait de quelle amitié Mme Davrançay, sa chère marraine, m'honorait... et elle veut bien me confier sa vie.

Mlle Arguin paraissait saisie, presque décontenancée.

— Dieu soit loué! dit-elle enfin. J'aurais mauvaise grâce, monsieur, à ne point vous féliciter d'une décision que j'approuve...

Elle avança de quelques pas vers Phyllis.

— Adieu, Phyllis. J’espère que vous serez pour l’homme qui vous prend pauvre et dénuée de tout, l’épouse dévouée dont le roi Salomon dit “qu’elle a plus de valeur que les perles”.

Phyllis inclina la tête gravement:

— Je l’espère aussi, dit-elle.

Mlle Arguin sortit, suivie de Guillaume, qui l’accompagnait courtoisement.

Presque aussitôt le jeune homme rentra.

— Eh bien, ma pauvre enfant, dit-il, il semble que la fatalité l’ait voulu...

Mais il n’acheva pas. Avec un sanglot de joie, de gratitude passionnée, la petite Phyl avait couru à lui, elle lui jetait autour du cou ses bras câlins:

— Oh! Kerjean, mon vieux Kerjean, mon fidèle ami, mon frère, cria-t-elle. Vous êtes bon... Je ne suis plus seule, je n’ai plus peur, je suis contente! Merci, merci, merci!

— Ma pauvre petite fille, c’est, je le dis encore, une grande folie... Puissiez-vous ne jamais le regretter!

— Nous serons très heureux, affirmat-elle.

Kerjean pensait;

“Il y a douze heures à peine, j’étais satisfait de mon sort, j’avais une vie libre, laborieuse, un logis dont j’aimais le silence et la tranquillité, des habitudes calmes qui m’étaient précieuses. Je faisais de grands projets glorieux... Et parce qu’une petite fille qui ne m’est rien, que je n’aime

certainement pas d'amour... et que j'aime bien plus, en vérité, je ne sais pourquoi, que si je l'aimais d'amour; parce qu'une petite fille désolée a imaginé pour elle et pour moi un plan de vie comme si elle eût inventé un jeu; parce qu'elle m'a parlé de sa gentille manière douce et résignée de princesse qui se souvient encore d'avoir fait des heureux rien qu'en souriant; parce que, muette sous l'insulte, elle s'est, de toute sa faiblesse, confiée, abandonnée à moi; parce que, dans sa robe candide, elle semblait vraiment une enfant; parce qu'elle m'est apparue, alors, si fragile, si pure, si désarmée que l'en ai frémi; parce qu'un élan de tout mon coeur a bousculé toute ma volonté, toute ma raison, je viens de commettre une grande folie, une incommensurable imprudence, je viens de me précipiter dans une aventure absurde et sans issue!

Cependant, de sa voix douce, avec cet accent délicat qui semblait changer les paroles en perles comme celles qui, dans le conte de fées, tombent des lèvres de la belle princesse, la petite Phyl répétait:

— Nous serons heureux, Bon-géant... L'amitié, c'est la plus belle et la meilleure des choses... Nous nous moquerons bien de l'amour!

DEUXIEME PARTIE

JOURNAL DE PHYLLIS

I

Bruges, 10 décembre 191...

Aller à Bruges, voir Bruges, c'était mon souhait ardent! Pourquoi? Je n'ai point à le confesser ici... Un mystérieux sortilège m'y attirait... Et voici: depuis deux heures, je suis à Bruges!

Il me semble que je rêve, il me semble que c'est une ombre qui va me guider à travers les vénérables petites rues, le long des eaux calmes et tristes.

Je suis à Bruges! N'est-il pas singulier que, dans mon existence tout à coup dévastée par la disparition de ma bien-aimée marraine, puis par un autre deuil que mon cœur ne quittera plus, de chers désirs se trouvent encore satisfaits, d'humbles petites joies fleurissent... Et que je sache encore en être contente!

Kerjean m'a dit: "Vous plairait-il de quitter Paris pour une huitaine? Patain m'offrait quelques jours de congé, à l'occasion de mon mariage... Je n'ai pas osé refuser... Nous irons où vous voudrez..."

J'ai battu des mains et j'ai répliqué:

— Quel bonheur! Nous irons à Bruges!

Kerjean a paru contrarié.

— A Bruges? Ce n'est guère la saison. Ne vous semblerait-il pas plus agréable de lézarder au soleil de quelque plage bleue, Cap-Martin ou San-Remo?

— Le soleil m'énerve et je déteste le bleu... Bruges est l'unique lieu du monde où je me soucie d'aller.

Il a dit simplement:

— Ah!

Et il n'a pas demandé pourquoi. Il n'a vu là qu'une toquade de la petite princesse... Je suis toujours la petite princesse pour Kerjean...

Avant-hier, quand on nous a mariés dans la petite chapelle du couvent, j'étais triste, très triste... Je pensais à ma chère marraine, je pensais à l'homme que, tant de fois, mes rêves m'avaient montré agenouillé à mes côtés sous la bénédiction du prêtre... Je pensais à tout "ce qui aurait pu être..." et ne serait jamais.

Et je me disais: "Puisque j'ai renoncé à l'amour, puisque mon roman est fini... à quel être plus sûr, plus fidèle, plus noble eussé-je pu confier ma vie?"

Un moment, comme nous étions debout, j'ai levé les yeux vers Kerjean, si grand près de moi. Il était pâle. Rien de sa pensée ne transparaissait sur ses traits un peu raidis. Mais je devinais. Il disait à Dieu: "Mon Dieu, aidez-moi, dans la tâche que j'accepte sincèrement, bien que je la juge folle... Bénissez ma précieuse petite Phyl, ma petite soeur choisie... Faites qu'elle soit heureuse, quand même... Je serai pour cette enfant l'ami fidèle, le frère dont elle a besoin; je la conduirai par la main, je la garderai du mal... Je prends la responsabilité de sa vie."

Et voilà, c'est une petite princesse qui est partie pour Bruxelles.

Nous avons dîné dans le wagon-restaurant. C'est si follement amusant!

L'hôtel où nous sommes descendus, à Bruxelles, donne sur le parc, dans la partie haute de la ville.

J'ai dormi comme une marmotte toute la nuit et presque toute la matinée. Aussitôt prête, j'ai frappé à la porte de Kerjean. Il m'a demandé de mes nouvelles.

— Je vais très bien, je me sens heureuse de vivre... Comme tout est amusant! Ce matin, en m'éveillant, je me suis tout à coup rappelé que nous sommes mariés... et je me suis mis à rire toute seule.... Et vous, Kerjean?

— Je ris moins facilement que vous....

Puis, après une petite pause, il a ajouté:

— Vous feriez mieux de ne plus m'appeler par mon nom de famille...

L'idée m'égayait.

— Tiens! c'est vrai!... Kerjean, c'est votre nom de famille!... Comment voulez-vous que vous appelle?

— Mais, par mon nom de baptême... Guillaume.

— C'est vrai!... ai-je dit encore. Guillaume le Taciturne! Mais cela me paraîtra si drôle de vous appeler Guillaume... Vous ne me gronderez pas si je me trompe?...

Il a dit: "Enjôleuse!"

— Et vous m'aimerez autant qu'autrefois?

Tout à coup, je n'avais plus envie de rire. J'ai dit:

— Kerjean, il faut m'aimer beaucoup...

II

Bruges, 11 décembre.

On! C'est trop désastreux! Je n'aurai jamais le courage d'écrire...

Si j'écris, ce n'est pas pour noter les impressions que j'attendais de Bruges, que j'y venais chercher, l'esprit et le coeur hantés de doux récits...

Il pleut!... Une pluie implacable qui tombait déjà ce matin au moment où j'ai ouvert les yeux, qui tombe encore ce soir, tandis que je veille dans le silence endormi... Mon désespoir a été si violent que Kerjean m'a trouvée effondrée dans un fauteuil avec un visage de carême.

Ma première vision ma première sensation de Bruges était à l'avance déflorée... Oh! que c'était triste!

Il a essayé de me consoler. Mais on dirait, je ne sais pourquoi, que cette pluie lui déplâit moins qu'à moi...

Nous avons passé dans le hall de l'hôtel — car je n'ai pas voulu sortir — une soirée assommante.

Moi, je me distrayais de temps à autre, en observant du coin de l'oeil un jeune couple arrivé à Bruges en même temps que Kerjean et moi... De nouveaux mariés, ils se parlent bas, ils se regardent d'un air bête, on croit tout le temps qu'ils vont s'embrasser...

La jeune femme est ravissante, brune, un teint blanc très pur et le plus fin, le plus délicat profil... un camée antique...

Je me demande si Kerjean me trouve aussi jolie que cette
jeune femme brune?



Bruges, 12 décembre.

Visité l'hôpital Saint-Jean, beau, grave, recueilli.

Kerjean m'a conduit devant le grand rétable du "Mariage mystique". Moi, assise sur la longue banquette, lui debout derrière moi, nous avons contemplé. Kerjean jouissait de mon ravissement.

Quand mon grand ami regarde une chose belle, il a des yeux bleus qui s'éclairent et dont la douceur charmée rit...

Au sortir de l'hôpital Saint-Jean, j'ai voulu me promener à pied. Nous avons ouvert nos parapluies...

Dans une vieille rue paisible et délabrée, avec ses petites maisons jaunes, toutes pareilles, ses murs bas, ses étroits pignons... une angoisse indéfinissable m'oppressa. J'ai pris le bras de Kerjean.

— Guillaume, ai-je murmuré (je m'étudie à prononcer "Guillaume"), Guillaume, Bruges m'ennuie... Voulez-vous que nous retournions à Paris?

Dans le train

Quelques notes griffonnées pour clore ce journal.

Promenade matinale. Nous suivons des rues aux noms évocateurs. Nous pénétrons dans la rue Cour-de-Gand à la recherche de vieilles maisons intéressantes. Et voilà que,

soudain, nous nous trouvons devant celle qui porte — indûment, paraît-il — le nom de “Maison de Memling”.

— Oh! ai-je dit, quelle belle vieille chose! J’aurais regretté de ne pas voir cette maison...

Mais cette réplique est arrivée sur moi, vite, comme si elle s’échappait:

— Elle est historique... Fabrice de mauve y a fait des achats...

— Comment le savez-vous?

— Vous me l’avez dit vous-même, à Vichy, en me racontant que de Mauve vous avait beaucoup parlé de Bruges... et que votre rêve était d’y aller un jour... — Vous avez bonne mémoire... ai-je murmuré.

C’était méchant de m’avoir parlé de Fabrice de Mauve!... Kerjean l’a compris. Il s’est approché de moi doucement et a passé son bras sous le mien.

...Je n’aime plus Bruges... Oh! Fabrice, pourquoi me l’aviez-vous fait aimer?

Le train court dans la nuit. Depuis qu’installés en tête à tête dans un wagon où la complaisance rémunérée du chef de train nous défend des intrus, nous roulons vers Paris, je retrouve mon grand ami Kerjean. Il a son bon visage souriant... du temps où il n’était pas encore Guillaume.

Adieu! Bruges... sans regrets!

IV

Paris, 31 décembre.

Dans la chambre bretonne qui, avant d'être la mienne, fut celle d'une autre Mme Kerjean, je me suis assise à ma table devant le petit cahier délaissé depuis Bruges... Et j'écris...

Depuis quinze jours, je suis de retour à Paris, et la chère vieille maison de la rue Boursault est ma demeure... J'y suis à l'abri du monde qui s'agite, sous la protection tendre et forte de Guillaume Kerjean, mon ami, mon frère... aussi heureuse, je pense, que peut l'être une femme qui a renoncé au bonheur.

Le surlendemain de notre arrivée, Guillaume (je commence à m'habituer à dire Guillaume) m'a déclaré que nous devions avoir une conversation d'affaires... J'ai ouvert de grand yeux.

— Petite Phyl, a repris mon ami, vous voici maîtresse de maison... ministre des finances...

Il parlait doucement, gentiment, gardant entre ses doigts, par distraction, quatre ou cinq billets de banque qu'il venait de prendre au fond d'un tiroir...

En vérité, je me sens impuissante à exprimer ce que j'ai ressenti.

Oui, j'avais oublié qu'on ne mange pas, qu'on ne s'habille pas sans argent! Je n'avais pas pensé, moi qui souhaitais de lui être douce, d'apporter de la joie, de la gaieté dans sa maison, je n'avais pas pensé que j'allais être une charge très lourde... Son argent, durement gagné, je le lui prenais!

Ces petits billets bleus qui frémissaient dans la longue main adroite et que, tout à coup, je regardais avec respect...

La révélation fut brusque, foudroyante... Et je me vis si coupable que, tout à coup, sans un mot, tandis que Guillaume continuait une phrase que je n'entendais plus, je fondis en larmes...

Mon vieux Kerjean fut saisi. Il m'interrogea anxieusement. Je sanglotais toujours sans répondre.

Quand j'eus dit tant bien que mal mon souci, mon remords, Guillaume se mit à rire.

— Oh! Kerjean, m'écriai-je.

Il souriait:

— Alors, c'est fini de pleurer?

Je ne crois pas que, s'il avait une petite soeur, il l'aimerait plus tendrement que moi.

Paris, 2 janvier.

Pressée d'offrir mon présent d'étrennes, — une précieuse petite médaille florentine qui me venait de mon père, — je suis entrée dans la salle à manger.

— C'est moi, Guillaume, bonjour, — et surtout bonne année!

Des remerciements d'abord... Cette petite table Empire que j'avais admirée chez un antiquaire... Quelle jolie surprise!

Guillaume, à votre tour d'être surpris et d'être content...

Comme il semble touché...

— Petite Phyl... Mais cette médaille est une chose très belle!... Et vous y teniez...

— Mais c'est parce que ma médaille était belle et parce que j'y tenais, ami, quelle m'a paru digne de vous..

— Oh! petite fée que vous êtes!...

— Et maintenant, m'écrié-je, dites-moi que vous me... que vous nous souhaitez une bonne année.

Un peu de mélancolie a passé dans les yeux qui me regardaient.

— Notre avenir... Je ne le vois pas du tout, notre avenir, ma petite...

Il s'est tu.

Il y avait une chose que j'hésitais à dire et, soudain, presque malgré moi, je l'ai dite:

— Guillaume, pourquoi ne m'embrassez-vous jamais? Un frère embrasse sa soeur... Et c'est le jour de l'an...

Brusquement, mes larmes m'étaient montées au bord des paupières.

Il a saisi ma tête entre ses deux grandes mains, et il a baisé mes yeux très tendrement, puis, un tout petit moment, il m'a regardée sans rien dire...

V

17 janvier.

Guillaume est arrivé au salon où je brodais, installée devant ma table à ouvrage. Un grand feu crépitait. Mes fleurs, des violettes aujourd'hui, rien que des violettes, embaumaient. Dehors la bise d'hiver soufflait.

En entrant, Guillaume s'est écrié:

— Qu'il fait bon!

Il s'était assis près du feu. J'étais debout devant lui. Il a pris mes mains pour y appuyer son front, puis il a dit, comme malgré lui:

— Je rentrais découragé...

— Découragé, vous, Guillaume!

Il souriait de ma stupéfaction.

— Croyez-vous que je n'aie pas, comme d'autres, mes heures mauvaises?... Il y a des jours où je vois clair... c'est comme une petite lueur que j'aperçois, qui me guide... Je la suis... elle m'entraîne, je me crois au but. Hélas, brusquement, je dois constater que tout est à recommencer... Je recommence... Parfois, j'en ai la tête un peu cassée... Alors, je ne l'avoue pas, mais je n'ai plus aucune confiance dans le résultat final...

— Mais *moi*, j'ai confiance en vous.

Je m'étais agenouillée près de son fauteuil...

— Oh! petite princesse! s'est-il écrié. Vous à mes genoux! ce sont les rôles renversés!

D'un bond joyeux, je m'étais remise sur mes pieds.

Il a secoué la tête en souriant.

— Maintenant, je vais travailler.

Guillaume reprenait confiance. Son visage resplendissait d'intelligence et de foi...

— Guillaume, chercher comme vous, c'est avoir déjà trouvé!

Il a soupiré.

— Vous vaincrez toutes les difficultés, affirmai-je...

Il souriait, réconforté.

— Est-ce que vous ne pensez pas qu'un jour, je pourrais vous aider?

— Ma mignonne...

— Vous vous méfiez de mes capacités?... Vous rappelez-vous... vous me faisiez mes problèmes d'arithmétique pendant que je me reposais, couchée devant le feu, sur la grande peau d'ours blanc...

— Oui, dit Kerjean... Vous aviez la poser et le sourire d'un petit sphinx...

— Il était doux et précieux pour une petite princesse ignorante d'avoir un grand esclave très savant! Allez travailler, mon ami, je ne vous dérangerai pas...

— Il me semble que, de nouveau, la petite lueur va briller dans les ténèbres.

Je me suis sentie très fière.

18 janvier.

Roger Lecoulteux est venu vers sept heures pour demander je ne sais quel renseignement à Guillaume, et, comme la “fortune du pot” ne l’effrayait pas, il a dîné avec nous.

C’est la première fois que nous avons un convive. Je jouais avec aisance et plaisir mon rôle de maîtresse de maison.

Avec un à-propos admirable et des coups d’oeil malins jetés vers Guillaume impassible, Lecoulteux m’a redit qu’il avait appris sans étonnement mon mariage.

— J’avais deviné, moi, et depuis longtemps... Je ne lui avait pas caché ma pensée, à ce diable de Kerjean: “Vous, vous épouserez Phyllis Boisjoli!...”

— Lecoulteux, vous brodez, objecta Guillaume.

— Je l’entends encore me répondre: “La petite Phyl?... Mais c’est une enfant, cher ami, je l’ai vue naître!”

J’étais un peu agacée. Guillaume aussi... Trouvant la gaffe insuffisante, il parla du ménage Fabrice de Mauve! Epatant, épatant!... On les rencontrait ensemble partout!... Je suis devenue rouge, puis pâle... Guillaume est resté indéchiffrable.

L’aimable garçon nous a quittés en nous promettant de revenir.

Pourquoi Guillaume dit-il toujours qu'il m'a vue naître... et que je suis une enfant!

20 janvier.

Nous causons beaucoup, à propos de toutes choses. Si Guillaume prétend qu'il ne me comprend plus toujours aussi bien qu'autrefois, moi, je pourrais répondre qu'auprès de lui, j'éprouve l'impression contraire. Il me semble comprendre Guillaume beaucoup mieux, beaucoup plus complètement qu'autrefois... Oh! ce n'est pas, en ce cas, que le livre soit devenu plus facile à lire, c'est plutôt qu'aux anciens jours, insouciante et distraite, je n'y jetais les yeux qu'avec négligence, en passant... mes yeux égoïstes et futiles de petite princesse...

22 janvier.

J'ai fait une apparition chez les Mauriceau... Mais j'ai évité le "jour" de madame, ne voulant à aucun prix *penser* à Fabrice de Mauve...

J'ai rempli également mes devoirs de politesse auprès de Mlle Arguin, que j'ai manquée; de Mme Patain qui avait vingt personnes autour d'elle et avec qui je n'ai pas échangé dix mots. Je lui ai parlé de "mon mari". De prononcer ces deux mots "mon mari" me paraît très drôle... Jamais je n'appelle Guillaume "mon mari", ni quand je m'adresse à lui ni quand je pense à lui.

Je songe au couple amoureux de Bruges, et je me préoccupe de jouer congrûment mon rôle d'heureuse jeune mariée...

Et, soudain, je constate que l'amitié — une certaine amitié — est une bien belle chose, puisqu'elle peut ainsi parler, sans le savoir, le même langage que l'amour.

VI

Paris, 25 janvier.

Guillaume voulait m’emmener à Issy-les-Moulineaux pour voir avec lui un départ d’aéroplanes. J’ai refusé. Ah! Dieu, je mourrais de peur!

Guillaume paraissait confondu.

— Mais pourquoi? Quand je vous parle de ces choses...

— Quand vous m’en parlez, c’est différent... Je retourne au temps du Bon-géant, des contes... tout est possible, facile... Mais si je voyais de vrais aéroplanes, je me ferais une idée plus réelle, plus terrible des dangers que vous courez à chaque moment... et je ne vivrais plus.

Je m’étais jetée dans ses bras comme on se réfugie... Il me regarda un moment en souriant, un peu, très peu, et d’un drôle d’air comme s’il était ému, et ne voulait pas qu’on s’avisât de son émotion.

20 février.

Mlle Jacqueline Albin arrive à Paris et projette d’y passer quelques mois. Guillaume est allé la recevoir à la gare.

Si le retour de Mlle Aubin s’était annoncé trois mois plus tôt, je ne serais pas la femme de Guillaume.

Je me demande si Guillaume regrette de m’avoir épousée? Cette question à laquelle, naguère, je ne songeais même

pas, me passe par l'esprit, sans cesse maintenant...

23 février.

Mlle Albin a trente-deux ans. Elle est encore très jolie, quoiqu'un peu trop forte à mon goût.

Elle m'a embrassée tout de suite, puis elle m'a regardée attentivement, en disant comme Guillaume:

— Mon Dieu, quelle enfant vous êtes!

Elle est très intelligente, très instruite. Elle a parlé de ses voyages avec Guillaume. Et j'ai constaté qu'elle comprenait beaucoup mieux que moi ce que Guillaume lui disait de ses recherches aéronautiques et des résultats déjà obtenus.

J'aimais à suivre leur causerie. Cependant mon plaisir se mêlait d'un peu de peine, parce qu'en les écoutant, je concevais plus nettement toute la distance qui sépare d'un homme comme Guillaume la petite fille frivole, rieuse et insignifiante que je suis.

VII

Ce matin, au premier courrier, une lettre est venue de Mme Mauriceau qui nous invite à dîner pour jeudi prochain avec les de Mauve et quelques amis. Elle désire réunir chez elle “les deux nouveaux ménages de la saison”...

J’ai senti que mes joues s’empourpraient.

— Non... cela non!... J’écrirai que je ne sors pas, que je suis en deuil...

— Vous ne pouvez vous autoriser de votre deuil pour refuser; il s’agit d’un dîner intime...

— Eh bien... Je trouverai un prétexte... Je ne veux pas aller à ce dîner... je ne pourrais pas supporter...

—Phyllis... vous avez peur... peur de rencontrer Fabrice de Mauve...

Guillaume était pâle, et il avait l’air dur tout à coup.

J’ai murmuré:

— C’est affreusement méchant à vous de dire cela. Il est pourtant bien facile de comprendre que de revoir M. de Mauve ne peut être que pénible pour moi... — Il me sera parfaitement désagréable à moi aussi de me retrouver — dans un salon où je serai tenu de me montrer courtois — en face de ce cabotin de l’art et de l’amour que j’ai toujours méprisé... et que je déteste maintenant au delà de tout ce qu’il vous est possible d’imaginer!... Mais je dois à votre dignité et à la mienne de vous conduire à ce dîner... vous me devez d’y aller, Phyllis...

J'étais ennuyée, triste... A quoi bon réveiller cette vieille histoire? Je désire l'oublier... Bruges a été ma dernière fidélité à ce passé qui m'a meurtrie... J'en suis revenue déçue et un peu confuse, un peu honteuse des secrètes pensées qui m'y avaient conduite...

Mais qu'éprouverai-je, quand je me retrouverai près de lui?...

Si je l'ai aimé, c'est qu'il m'était apparu comme le héros de mes rêves romanesques; je lui savais gré d'être avec tant d'élégance et d'esprit, ambitieux, sceptique et impertinent. Sa beauté fine et virile de grand seigneur très moderne, la séduction de son regard, de sa voix, de ses paroles, m'avait conquise. Qu'il eût été très aimé, qu'on eût beaucoup souffert pour lui et à cause de lui, ne me déplaisait pas. Il n'était pas jusqu'à son évident mépris de l'amour et des femmes qui ne me semblât mériter la plus tendre indulgence, quand je pensais en triompher.

Oui, qu'éprouverais-je en revoyant l'homme qui m'a blessée, désillusionnée, humiliée?...

Je souffrirai... Si j'allais aussi regretter... Si j'allais me sentir faible et malheureuse, pleurer... Si j'allais être jalouse de la femme que Fabrice m'a préférée?...

Guillaume a raison. J'ai peur...

Même jour, dans la soirée.

Comme il ne devait pas retourner à Levallois dans la journée, à cause de son départ pour Douai puis ensuite l'Angleterre, Guillaume est rentré à la maison pour le déjeuner.

— Comme c’est ennuyeux que vous partiez, Guillaume! Je vais trouver les journées bien longues et les soirées interminables!

— Jacqueline m’a promis de vous tenir compagnie... Je serais heureux qu’elle devînt votre amie.

— Elle le deviendra certainement... Mais Jacqueline, ce n’est pas vous, mon grand ami!

Et soudain un désir fou me vint de dire:

— Emmenez-moi, Guillaume, emmenez-moi avec vous?

Mais je n’ai pas osé... Ces quelques jours de solitude, de liberté lui agréent peut-être?

Guillaume m’a serré la main.

D’un petit mouvement absolument irraisonné, je l’avais déjà retenu.

— Guillaume, ai-je dit, vous avez été si bon!

Je souriais très gentiment en lui tendant mon visage. Alors très vite, il a pris ma tête entre ses deux mains, comme au jour de l’an... mais ce fut un autre baiser.

Ses lèvres sont douces et violentes...

5 mars.

Chaque jour, j’adresse à mon ami une lettre où je lui raconte toute ma vie quotidienne. Les messages que je reçois sont plus brefs, mais aussi réguliers.

Il me semble que Guillaume est parti depuis un an... au moins!

Je le lui ai écrit. Et sa lettre de ce matin était encore meilleure que toutes les autres. “Ma petite Phyl chérie, vous me dites que vous pensez beaucoup à moi... Je pourrais vous dire, moi, que, sauf dans les moments où je m’occupe d’affaires — et encore! — il ne se passe pas une minute sans que je pense à vous... Hier, je vous avais écrit une grande lettre, que j’ai détruite... parce que certaines paroles... parce que, de loin, on n’est pas toujours compris... Ah! quel désir j’avais de vous emmener...”

VIII

8 mars, dans la nuit.

Je ne puis dormir... Je crois que j'ai de la fièvre... C'est cette soirée chez les Mauriceau...

A deux heures, comme j'étais lasse de me retourner dans mon lit, je me suis levée... et j'écris pour tuer mon énervement.

Quelle absurde journée!...

Tout l'après-midi, j'ai attendu Guillaume, en retard sur l'heure que sa lettre avait annoncée... Et naturellement, au lieu de me dire que les paquebots et même les trains ne pratiquent pas la politesse des rois, je me suis figuré les choses les plus extravagantes... qu'il s'était perdu dans les brouillards de la mer du Nord.

Je me suis décidée à m'habiller. La pauvre Anaïk s'effarait devant les agrafes de ma nouvelle robe et ses mains faisaient crisser la soie sans que la besogne avançât.

J'ai entendu un bruit de clé... on a frappé à ma porte... et j'ai été si contente, si soulagée que je n'ai même pas pensé que ma chambre était en désordre, et que ma robe n'étais pas attachée. J'ai crié: "Entrez!" Et j'ai sauté au cou de Guillaume!

Des bourrasques, une véritable tempête de mer, avaient rendu la traversée du pas de Calais plus longue et plus difficile que de coutume.

Mes craintes, que, maintenant, je racontais en riant, amusèrent Guillaume.

Il a beaucoup admiré ma tunique... et peut-être un peu moi, puis, comme Anaïk reprenait sa tâche interrompue, il a ri.

— Mais, ma pauvre vieille, cela n'ira jamais...

Et, repoussant doucement mon humble femme de chambre, très vite, très bien, ses doigts m'effleurant à peine, il a attaché la robe.

Ce n'était peut-être pas à cause de ce dîner inopportun que j'étais pâle.

...Nous arrivions les derniers. Le voyage de Guillaume nous excusa.

Mme de Mauve n'est certainement pas jolie, mais son long fourreau de velours est une oeuvre d'artiste.

A table j'étais assise entre deux messieurs, une jeune homme assez serin et un vieillard très spirituel... L'un et l'autre se sont montrés fort empressés...

La conversation générale, bientôt, a tout envahi. La conversation générale, chez les Mauriceau, c'est toujours une espèce de conférence... et le conférencier, c'est toujours M. de Mauve.

Fabrice de Mauve est un virtuose admirable, idées et mots étincellent, chatoient, se changent en or, dans l'illusion du moment qui passe... On est ébloui et charmé...

Guillaume ne partage aucune des idées de M. de Mauve, que ce soit en politique, en morale ou en littérature. Ces

deux hommes ne sont pas de la même race. C'est le principe essentiel de leur être qui s'oppose.

Le dîner m'a semblé long... La soirée aussi.

Un moment, je me suis trouvée seule dans le petit salon et Fabrice de Mauve m'y a rejointe. Son visage émergea tout près du mien. Son visage blond, fin et comme un peu fripé déjà, ses yeux froids et enjôleurs, ses yeux clairs dont on ne sait jamais la pensée vraie, ses lèvres rouges, à la fois minces et charnues, pleines de grâce et inquiétantes comme une menace.

Alors, ce fut un mouvement plus fort que ma volonté, une sorte de répulsion, un instinct profond, me jeta de côté, loin de ce visage, de ces yeux, de cette bouche qui souriaient...

— Oh! s'écria M. de Mauve, je vous ai fait peur...

— Vous m'avez surprise, corrigeai-je; je ne vous avais pas entendu venir. Il y eut un silence. Je fis quelques pas pour m'éloigner. Il m'eût déplu que le beau Fabrice me prêtât un trouble, une crainte que, grâce à Dieu, je n'éprouvais pas...

— Restez, dit-il... Je désirais si passionnément vous voir!... Vous êtes plus pâle, plus fine, plus mystérieuse qu'autrefois...

Un regard froid l'arrêta.

— Mais, cher monsieur, vous êtes marié.

— Ne raillez pas... Vous savez bien que j'ai fait un mariage de raison.

— Non, je ne le savais pas.

— Et... vous?

— Moi?

— Est-ce un mariage de raison que vous avez fait?

— Moi?... Ah! mon Dieu, un mariage de raison m'eût autant déplu qu'une vie médiocre...

— Alors, vous aimez votre mari?

— J'aime mon mari... de tout mon coeur!

— Etrange... étrange...

— Etrange, quoi?

— Que je n'aie jamais pressenti votre... affection pour Kerjean... Depuis quand l'aimez-vous... voyons?

— Depuis... toujours.

— Voilà qui est trop... beaucoup trop!

— Monsieur de Mauve, Guillaume Kerjean est l'homme que j'estime, que j'admire... et que j'aime le plus au monde... Je l'ai aimé comme un enfant... Je suis une femme... et... je l'aime, voilà tout... je suis très heureuse avec lui... Et maintenant, laissez-moi retourner dans l'autre salon, je vous prie.

Sur ces mots, je l'ai laissé. Il avait son sourire d'ironie supérieure, mais je crois qu'il était un peu vexé... et moi... Oh! moi, je ne sais pas comment dire, j'étais étonné... j'avais comme une ivresse d'étonnement!

Il était près de minuit. Nous avons pris congé de nos hôtes.

Quand nous sous sommes retrouvés à la maison:

— Guillaume, m'écriai-je, je n'aime plus cet homme... Je le sais, j'en suis sûre, maintenant.

Il m'a semblé que les yeux de Guillaume s'éclairaient. Je me suis sauvée.

IX

8 mars.

J'ai dormi plus tard que de coutume. Neuf heures tintaient quand j'ai ouvert les yeux.

Guillaume n'était pas sorti. Il avait reçu "un monsieur d'affaires" — c'est le terme consacré par Anaïk.

Je tendais mon front.

— Petite Phyl, un clerc de maître Baudin me quitte à l'instant... Mlle Arguin est morte.

J'eus un cri de pitié.

— Pauvre Mlle Laure!

— Une congestion cérébrale comme votre pauvre marraine.

Guillaume se tut un moment. Il était très pâle.

— Mlle Arguin avait pris ses dispositions, dit-il enfin, avec une sorte de froideur... Elle a fait de vous sa légataire universelle.

Je comprenais à peine.

— Maître Baudin était également chargé de vous transmettre, dès le décès de sa cliente, cette lettre écrite pour vous.

Je lus:

“Un jour, Guillaume Kerjean m’a dit: interrogez votre conscience sincèrement, impitoyablement, elle vous répondra que vous haïssez Phyllis Boisjoli...

“Guillaume Kerjean avait dit la vérité. La haine abritait mon coeur. Je le comprenais, je le sentais tout à coup avec une intensité singulière. C’était comme un brutal trait de feu qui foudroyait mon orgueil.

“Phyllis, je vous ai haïe de toutes les iniquités dont j’avais pâti, de toutes les déceptions, de toutes les rancœurs que la vie avait laissées en moi... et, quand j’ai été riche, je me suis réjouie de vous voir dépouillée.

“Je rends grâce à Dieu qui a permis que mes yeux s’ouvrirent.

“Aujourd’hui, j’ai solennellement répudié les mauvais instincts de mon coeur en vous nommant ma légataire universelle...”

...Guillaume, à son tour, avait lu. Lentement, il replia la lettre et me la rendit.

J’eusse été incapable de dire de façon précise ce que j’éprouvais. Cet héritage inattendu ne me causait aucune joie. Cette richesse qu’on m’annonçait, je la sentais peser sur mes épaules, lourde et noire comme un vêtement de deuil.

Et brusquement, j’éclatai en sanglots.

...Guillaume a compris mon désir de rendre à Mlle Laure tous les devoirs. Pendant la cérémonie funèbre, alors même

qu'il semblait occupé par d'autres soins, je sentais que toute sa pensée, tout son cœur était près de moi.

Il a été parfaitement bon... Mais pourquoi, par instants, semblait-il si sombre? Pourquoi cet air contraint?

Il n'est plus tout à fait le même.

16 mars.

J'ai dit:

— Avez-vous parlé à maître Baudin de la rente viagère pour ma pauvre vieille Ribes?

— Oui, c'est entendu.

— Je suis contente... Les questions d'argent pour moi ne sont jamais simples... et mon plus grand désir est de m'en occuper jamais... Quelle chance d'être en puissance de mari!

— Mais moi, je n'ai pas hérité.

— Moi, c'est vous... Oh! Guillaume, si c'est fortune ma causé une vraie satisfaction, c'est quand j'ai pensé qu'au moins, je... que...

— Que quoi?

— Qu'au moins je ne vous coûterai plus rien... Vous avez été si bon, si généreux pour moi!

En parlant, j'ai compris que ce que je disais, dans un sentiment sincère, était maladroit.

Guillaume m'a regardé froidement.

— Guillaume, je ne comprends pas... il semble que vous soyez fâché, contrarié de ce qui est arrivé... Alors, si vous le préféreriez, je pourrais refuser tout cet argent... Je ne tiens pas être riche, si cela vous ennuie...

Guillaume s'est retourné vers moi. J'ai senti que ses lèvres tremblaient. Il a souri:

— Non, mon enfant chérie... Vous êtes un peu saisie, un peu troublée... Bientôt, demain, il en sera tout autrement. Vous rentrerez dans la vie de luxe, d'élégance pour laquelle vous êtes née!... Vous êtes à l'abri du besoin, votre avenir se trouve assuré...

— J'étais à l'abri du besoin...

— Oui, certes, relativement, ma chère petite, mais que de choses vous manquaient!... Oh! je le sais, allez!... Je n'ai, moi, que mes appointements...

Je me mis à pleurer.

28 mars.

Il travaille beaucoup, il travaille trop... Il a l'air fatigué, presque malade.

Hier, on m'a téléphoné qu'il ne rentrerait pas dîner et resterait aux ateliers toute la nuit. Moi, je n'ai pas dormi deux heures...

Ce matin, je me suis élancée vers lui avec une véhémence involontaire.

— Oh! Guillaume, ne recommencez pas cela...

— Il m'était impossible de quitter... Ah! Phyllis, cette fois, je crois que j'ai trouvé... enfin, enfin!

J'ai eu un cri de joie.

...Pour la première fois, depuis que je suis l'héritière de Mlle Arguin, j'ai fait des projets... D'abord, revoir ma chère Peuplière, la retrouver accueillante et maternelle après l'avoir pleurée, y revivre les jours paisibles et simples que j'aimais... C'est une pensée qui m'est si douce que mon allégresse éclatait sur mes lèvres, dans mes yeux...

— Guillaume, nous serons des châtelains très aimés... Nous ferons une quantité de choses très utiles et très bonnes dans la voisinage...

Je parlais, je parlais...

— Oh! Guillaume, je voudrais qu'il fût possible de retrouver tous ces braves serviteurs de marraine... Je voudrais la maison rue d'Offémont telle qu'elle était... quand je l'habitais, quand vous y veniez...

— Nous parlerons de tout cela un de ces jours, Phyllis... Il faudra bien en parler...

X

30 mars.

J'ai beaucoup de chagrin, mais je veux être brave.
J'attendais si peu ce qui allait m'être dit! Pas un instant, je n'avais songé à *cela*...

Le feu était clair, l'atmosphère était douce, les violettes sentaient bon... Nous offrions l'apparence d'un couple tranquille, heureux... Et voici que Guillaume a dit:

— Petite Phyl... Ma chère enfant, vous comprenez comme moi, n'est-ce pas... Le moment est venu d'examiner cette situation, nouvelle pour vous... et pour moi.

Je me suis rappelé que Guillaume avait paru peu désireux d'habiter l'hôtel de la rue d'Offémont...

Il a paru ému.

— Ma petite Phyl, je voudrais... En ce moment, je pense aux caprices de la destinée. Qu'un mois de vie eût été accordé encore à Mme Davrançay, et votre marraine accomplissait son dessein de faire de vous son héritière, et... Moi, j'aurais été votre tuteur, peut-être... et peut-être aussi vous vous seriez mariée... et vous ne m'eussiez jamais dit: "Epousez-moi."

— Non... j'aurais épousé Fabrice de Mauve.

Guillaume a tressailli:

— Vous n'auriez pas épousé Fabrice de Mauve... Il me semble que... quelque chose... je ne sais quoi... eût

empêché ce mariage révoltant!... Mais j'en reviens à la petite fille qui, confiante en son meilleur et unique ami, lui tint certain jour ce langage étrange: "Puisque je n'aimerai plus jamais personne, c'est très simple, épousez-moi!" Vous pensiez que, nullement tenté de se marier, le "Bon-géant" serait charmé d'acquérir ainsi une délicieuse petite soeur... Quant à vous, peu vous importait, puisque votre coeur était mort, d'unir votre existence à un homme que vous ne pourriez aimer d'amour. Et vous décidiez: "Nous serons heureux!"... Mon enfant chéri, tout ceci était enfantin, extravagant... Je vous l'ai déclaré naguère... Néanmoins, j'ai accepté ce rôle de "mari fraternel" que votre innocence m'offrait si gentiment. Vous étiez malheureuse, accablée par des difficultés trop lourdes pour vous, et je ne pouvais vous prêter mon appui sans... Maintenant, tout a changé... Cette fiction d'un mariage qui m'a permis de vous protéger de toute mon amitié, tant que ma protection était nécessaire, est devenue inutile...

— Guillaume, que voulez-vous dire?

— Je veux dire, mon enfant, que la possibilité de refaire votre vie vous est maintenant offerte, et je désire vous rendre votre liberté.

Il me semblait qu'un élément étrange glaçait mon coeur.

Un moment, le silence tomba sur nous. Puis, plus bas, d'une voix altérée, Guillaume parla:

— Phyllis, ma chère enfant, me connaissant, n'attendiez-vous pas ce que je viens de vous dire?... Comment imaginiez-vous dans votre vie nouvelle une place pour moi... pour l'homme simple, peu fortuné, que je suis?... Que serais-je auprès de vous, dites-moi, rue d'Offémont ou à la Peuplière?... Je profiterais du luxe de la maison, des

multiples avantages d'une grande fortune... Songez que je n'ai rien à moi... Ma petite! Comment ne l'avez-vous pas compris?

— Guillaume, Guillaume, c'est de la démence... Vous présentez les choses avec un parti pris méchant et vous les déformez à plaisir... Vous n'êtes qu'un orgueilleux, voilà la vérité...

— Oui... petite Phyl... il y a des situations qui amoindrissent un homme... si elles ne l'avalissent pas... Celle de mari pauvre d'une femme riche...

— Ah! Guillaume... vous continuez à défigurer les faits les plus simples... Quand vous m'avez épousée, Guillaume, c'est moi qui étais pauvre... et combien plus pauvre que vous! Maintenant, nous sommes mariés; ce n'est pas moi qui hérite, c'est nous deux...

— Vous n'êtes pas ma femme... Il n'y a entre nous qu'un lien fictif, dont la seule raison d'être était votre situation difficile... et qui par conséquent tombe d'elle-même.

Il a dit "vous n'êtes pas ma femme".

J'ai dit, et ma voix m'a fait peur:

— C'est donc une chose très facile de divorcer?

Guillaume a tressailli, mais il s'est aussitôt ressaisi.

— Ma pauvre petite, un mariage comme le nôtre est de ceux que l'Eglise annule...

Il s'interrompt. Sa voix était pleine d'angoisse.

— Il est essentiel d'éviter que vous quittiez ma maison brusquement... Georges Patain veut suivre le circuit de France et désire que je l'accompagne... Nul ne s'étonnera de vous voir accepter pendant mon absence l'hospitalité d'une amie. Jacqueline serait heureuse de vous recevoir...

D'une voix lasse et pourtant précise, Guillaume m'entretint encore de ce que nous devrions faire pour que notre rupture ne fût connue qu'une fois consommée.

Quand il eut terminé:

— Petite Phyl, vous ne saurez jamais combien il m'en a coûté de vous parler comme je viens de le faire... Toute fausse et difficile qu'elle me parût souvent, notre vie commune était douce... Mais, plus tard, ma petite, vous me remercirez sans doute d'avoir eu le courage de comprendre qu'une décision si pénible était sage...

J'ai couru à lui:

— Guillaume, m'écriai-je, mon ami... mon grand ami tendre et fidèle...

Il me tenait pressée contre lui. Je ne voyais pas son visage.

— Guillaume, dis-je encore, quand nous ne vivrons plus ensemble, nous nous verrons souvent... très souvent... Et nous pourrons encore être heureux...

Il baisa mon front, longuement, et, tout à coup, me repoussa:

— Allez dormir, mon enfant... dit-il... Moi, il faut que je travaille.

Et, l'instant d'après, il sortait. Il va passer la nuit aux ateliers.

...Est-il possible que tout soit vrai, que je n'aie pas rêvé ces choses étranges?

Oh! Guillaume, n'avez-vous pas senti qu'en me rejetant hors de votre vie, après ces jours de douceur intime et profonde, vous me laissiez plus pauvre que vous ne m'aviez prise?

TROISIEME PARTIE

I

Jacqueline disait:

— Je conçois vos scrupules, votre répugnance quant à cette fortune, mon ami... Je conçois aussi qu'une pareille situation vous paraisse fausse, impossible... et ne puisse durer... Tout cela est si inattendu... J'étais si certaine que vous étiez heureux... que votre mariage était le dénouement d'une très vieux, et très jeune, roman d'amour.

— Il ne pouvait y avoir d'amour entre la petite Phyl et moi.

— La petite Phyl!... Je me souviens, vous l'avez toujours nommée ainsi... Elle était encore une enfant, une toute petite chose frêle que, déjà, elle vous était chère... que déjà elle avait dans votre vie sa place à elle...

Guillaume sourit:

— C'est vrai, dit-il. Je l'aimais quand elle était encore une enfant... Et quand elle a cessé de l'être, je m'en suis à peine avisé. J'ai continué de l'aimer avec la même sollicitude émerveillée... Je l'aimais d'une tendresse étrange où se fondaient toutes les nuances d'un sentiment profond et très pur... Elle était ma petite soeur, elle était ma petite camarade... Je l'appelais ma petite princesse... J'étais le bon géant qui devait pour elle vaincre les mauvais destins... Peut-être a-t-elle été aussi, qui sait, en ces temps très réalistes, ma petite fleur d'idéal, ma petite épouse de rêve?

— Il lui appartenait encore d'être simplement, humainement, votre femme...

— Comme vous arrangez les choses!... Notre mariage n'a été qu'une simple association...

Le regard de Mlle Albin n'avait pas quitté le visage rude, mâle, et cependant presque ingénu, de Guillaume.

— Guillaume, êtes-vous sûr que Phyllis ne vous aime pas?

Guillaume se mit à rire.

— Phyllis? Mais elle m'aime!... Elle m'aime d'une affection très chaude, très fidèle. Je suis son grand ami, son sauveur, son frère... Elle m'aime avec de charmants élans de tendresse, une grâce docile et enjôleuse d'enfant câlin, certain de son pouvoir... Si vous saviez! Un jour elle m'a reproché de ne jamais l'embrasser... Un frère embrasse bien sa soeur, n'est-ce pas?... Et depuis la mort de sa bonne marraine, personne ne l'embrassait plus, la pauvre petite!... Elle se jette à mon cou, elle se blottit contre moi... Chaque soir, quand je rentre, elle accourt à ma rencontre, joyeuse de me voir... Chaque matin, elle vient déjeuner avec moi, toute fraîche dans son peignoir blanc, ses beaux cheveux nattés... Elle me regarde vivre d'un air heureux... Et l'idée que, de cette intimité invraisemblable qui la laisse calme, paisible comme un petit enfant, je pourrais, moi, après tout, être troublé, ne lui a même pas passé par l'esprit...

— Mon pauvre ami, n'est-ce pas vous qui aimez?

— Moi!

Les lèvres de Kerjean se serrèrent un peu.

— Non, je n'aime pas Phyllis... au moins comme vous l'entendez. Peut-être ai-je, pendant trop de jours, vécu, respiré près d'elle... dans une solitude trop évocatrice... En vérité, je crois qu'un saint même y eut un peu perdu la

tête... Mais mon affection, très profonde, pour la chère petite amie, n'est pas de l'amour... Ma tâche fraternelle est finie... Vous veillerez sur Phyllis... Plus tard, elle aimera, elle se mariera... J'aurai conscience d'avoir fait pour ma petite Phyl tout le possible...

II

Trois semaines étaient déjà finies, et Phyllis n'avait pas fait de confidences à Jacqueline

Tous les deux ou trois jours, Phyllis recevait de Guillaume une carte ou une lettre assez brève à laquelle elle répondait fidèlement.

Quand lettre ou carte manquait à la date prévue, elle avouait: "J'ai toujours peur qu'il ne fasse une imprudence..."

— Qu'en pensez-vous qu'il revienne, Jacqueline? Je m'ennuie de lui... Et puis, nous reprendrions notre bonne vie d'autrefois!...

Un jour, comme, en toute innocence, Jacqueline lui signalait, dans un journal quotidien, une jolie nouvelle de Fabrice de Mauve, Phyllis s'écria:

— Vous savez, Jacqueline, il y a très longtemps, quand j'étais jeune, Fabrice de Mauve m'a fait la cour... et je l'ai aimé!

— Non, je ne savais pas...

— J'avais, dans mon deuil cruel, un tel besoin de protection, de tendresse... Il s'est retiré... Ce fut atroce!... Et cependant j'aimerais mieux mourir maintenant que d'être la femme de Fabrice de Mauve.

— Parce que vous l'avez jugé...

— Parce que je l'ai jugé, oui... et parce que je ne l'aime plus... Comme le coeur change!

— Pas toujours, fit doucement Jacqueline.

— Avant de connaître M. de mauve, j'avais un grand désir d'aimer... Mes yeux et mon coeur cherchaient vaguement leur héros... Et M. de Mauve est venu... Alors, j'ai cru que je l'aimais... J'ai aimé en lui un être que mon imagination avait, de toutes pièces, créé et auquel elle prêtait ces traits séduisants, cette grâce aristocratique, ce talent de poète... Mais ce n'était pas lui que j'aimais... J'étais une petite fille en ce temps-là, Guillaume avait raison. Je ne comprenais pas... Il y a beaucoup de choses que j'ai comprises depuis...

Si mince dans sa robe blanche, les cheveux fins et blonds, le teint transparent, elle avait l'air d'une fillette. Et cependant, peut-être ce coeur si tendre, si doux, et qu'on croyait frivole et puéril, ce gentil coeur d'enfant, de princesse ou de fée... battait comme un coeur de femme.



Le Circuit de France bouclé, pour la gloire de la maison Patain, Kerjean fit seul un voyage dont Phyllis ignora la raison précise. Elle resta dix jours sans recevoir le moindre message.

Enfin, un mot arriva. Guillaume était de retour depuis plusieurs jours déjà; il travaillait comme un forcené. Il renonçait pour l'instant à venir voir Phyllis rue de Lisbonne et la priait instamment de ne point se montrer rue Boursault. La manière d'agir de ces jeunes gens qui, tous les deux à Paris, continuaient de vivre séparés, paraîtrait étrange.

Il ajoutait: "Je serais heureux d'avoir de vos nouvelles, petite Phyl, j'ai besoin d'entendre parler de vous. Jacqueline...".

Phyllis s'écria:

— Votre visite à Guillaume me fera plaisir. Je serai un peu mieux renseignée. Il me tient à l'écart de sa vie...

...Anaïk avait fait entrer Mlle Albin dans le salon. Guillaume vint presque aussitôt, avec une sorte de hâte. Un léger pansement barrait le front. Il prévint la question:

— Oh! rien du tout... J'ai cassé du bois... pour la première fois de ma vie... L'accident est tout à fait étranger à mon nouvel engin, heureusement!... Dites-moi vite... Phyllis?

Jacqueline parla de Phyllis. Phyllis était bien portante, et, comme de coutume, affectueuse, gentille... Elle s'était beaucoup intéressée au circuit... Elle s'était un peu fâchée en apprenant qu'il ne viendrait pas la voir...

Guillaume paraissait déçu. Il se tut un moment. Puis il s'anima:

— Oh! je vis dans l'ivresse de la réussite!... Et ce moteur extraordinaire, ce moteur puissant, capable d'affronter tous les temps, de résister à toutes les rafales, de permettre toutes les altitudes et toutes les vitesses, je l'ai trouvé... Patain exulte! Mais maintenant, il faut qu'avec son moteur, quelque chose soit fait qui ait l'air d'une prouesse...

— Et que ferez-vous?

— Rien de très difficile... Nice-Ajaccio avec un passager... 250 kilomètres en deux heures... sans bateau... Voyez-vous un bateau qui nous suivrait à 125 à l'heure!...

Kerjean regarda fixement la jeune femme.

— Jacqueline, s'écria-t-il, n'allez pas parler de ces futurs exploits à ma petite Phyl, au moins!... Pauvre mignonne!... Elle avait toujours peur qu'un accident ne m'arrivât...

Guillaume se tut, puis soudain, avec un grand effort et d'une voix changée, il demanda:

— Est-ce que vous croyez qu'elle a du chagrin?

— Je ne sais. Elle accepte sans révolte, ce qu'elle juge nécessaire... tout en regrettant vivement, je crois, cette vie à deux, cette vie fraternelle qui lui était douce... Un moment, il rêva, puis il dit:

— Ce mariage fut une aberration... Phyllis ne pouvait être heureuse avec moi...

— Mon cher Guillaume, je le vois bien, vous souffrez... mais alors, pourquoi?

Il haussa les épaules.

— Est-ce que je pouvais accepter cette fortune... moi?... il y a là une question d'orgueil, de dignité qui ne se discute même pas... Pauvre petite Phyl, elle a du chagrin aussi maintenant... Jacqueline, il y a des heures où je ne sais plus très bien où est la vérité...

Guillaume prit la main de la jeune femme:

— Au revoir, mon amie... et, rappelez-vous que Phyllis doit tout ignorer.

...Phyllis l'attendait, questionneuse:

— Vite, vite, racontez, Jacqueline.

Guillaume avait beaucoup parlé de Phyllis. Il travaillait beaucoup. Sa découverte donnait des résultats inespérés.

Que pouvait-elle raconter d'autre, puisqu'elle ne devait rien dire de l'essai projeté.

— Comme vous répondez drôlement, Jacqueline! murmura Phyllis... Il n'est pas malade?...

— Il va bien, mais il a eu un petit accident.

Un cri éclata:

— Il est blessé!

— Mais non, pas blessé... une simple coupure au front... presque rien, je n'aurais pas dû vous le dire...

Phyllis était blême et voulait aller près de Guillaume, ce soir, tout de suite...

Un peu calmée, elle écrivit:

“Mon grand ami. Je serai demain matin à neuf heures au Parc Monceau... Venez m’y trouver... Je veux vous voir... Si je ne vous vois pas, je ferai une sottise.

“Très affectueusement,

“Votre petite Phyl.”

IV

Avant neuf heures, Kerjean faisait les cent pas dans l'avenue Velasquez. Sans être aperçu lui-même, il la vit descendre de son automobile.

Guillaume suivait étroitement la ligne charmante de son corps, de ses mouvements, l'or ensoleillé des cheveux lourds, la lueur rose du teint fragile, le rouge vivant et charnu des lèvres...

Il se demanda si Phyllis avait embelli? Il lui semblait ne se l'être jamais rappelée aussi fine, aussi jolie qu'elle lui apparaissait à cette minute, dans la lumière de ce matin de mai.

Phyllis eut un petit cri de surprise. Une rougeur violente, profonde, avait envahi la délicate suavité de son teint.

Il prit son bras et l'entraîna sous les platanes.

Phyllis voyait, barrant le front volontaire, coupant le sourcil, effleurant la paupière, la petite blessure à peine cicatrisée... Elle l'avait vue tout de suite, du premier regard... Elle eût aimé y poser ses lèvres... Mais elle pensait à dissimuler cette émotion.

Elle attendit de pouvoir affermir sa voix:

— C'est fini, cette petite blessure? Jacqueline m'a dit que vous aviez eu un accident...

— Oui, c'est fini, acquiesça Guillaume, c'était d'ailleurs peu de chose.

Mais il s'étonnait un peu douloureusement que Phyllis prît avec philosophie une aventure qui, somme toute, eût pu lui coûter la vie. Et quand, de la même manière flegmatique, elle s'informa des circonstances de l'accident, il répondit d'assez mauvais grâce. Alors elle se tut.

Ce n'était pas ainsi qu'il avait imaginé leur rencontre. Il prit sa main:

— Qu'y a-t-il, Phyllis, qu'avez-vous?

Il la regardait, sans quitter sa main.

— Je ne sais pas, Guillaume... je ne puis vous l'expliquer... Nous sommes restés trop longtemps séparés... Cela m'intimide... Il me semble que je ne vous retrouve plus tout à fait le même, vous non plus...

Guillaume se sentit affreusement triste de se séparer de Phyllis ainsi. Il eut envie de l'embrasser pour lui dire adieu...

Ils n'étaient plus qu'à quinze mètres de la maison de Jacqueline. Phyllis tendit une main que Guillaume serra sans la garder.

Ils ne convinrent d'aucun revoir. Ils étaient tristes et mécontents l'un de l'autre.

V

Phyllis soupira:

— Je me sens toute seule... J'ai comme une inquiétude quand je ne sais pas où il est...

Elle semblait triste et lasse. Elle demeura seule un instant dans le petit salon, puis, incapable de fixer son esprit, elle gagna sa chambre.

La femme de chambre entra, apportant une lettre.

L'enveloppe contenait une lettre écrite de la main de Guillaume, pour qu'elle fût remise à Mlle Albin; puis une seconde enveloppe plus petite, cachetée: "Pour Phyllis. En cas d'accident."

Jacqueline lut la lettre qui lui était destinée.

"Ma chère Jacqueline,

"Quand mon message vous parviendra, nous roulerons déjà vers la Côte d'Azur, en attendant que l'heure sonne de nous envoler vers la Corse.

"J'ai tout espoir de réussir. Néanmoins, c'est avec l'inconnu qu'on est appelé à lutter. Bref, l'hypothèse d'une défaite aussi doit être envisagée... avec toutes ses éventualités, même les pires.

"Si quelque chose m'arrivait, si je ne devais pas revenir, vous voudrez bien remettre à Phyllis cette lettre écrite pour

elle et qui lui dit ma grande tendresse.

“De tout mon coeur,

“Guillaume Kerjean.”

VI

Comme la petite Phyl s'éveillait, pâlotte et mélancolique entre ses deux nattes blondes, Jacqueline vint dans le chambre.

— Qu'y a-t-il, Jacqueline?

Jacqueline avait ouvert les rideaux; elle s'était assise au pied du lit.

— Petite Phyl... je vais manquer à une promesse...

La petite Phyl s'était redressée sur son oreiller.

— Qu'y a-t-il, Jacqueline?... J'ai peur...

Et Jacqueline dit:

— Mon enfant, demain matin, Guillaume et un ingénieur de chez Patain doivent faire un vol de 250 kilomètres au-dessus de la Méditerranée, sans être convoyés...

La petite Phyl interrogeait de tout son regard.

— Phyllis, j'ai eu, hier soir, une lettre de Guillaume... Ma petite Phyl, vous occupez dans le coeur, dans la vie de Guillaume une telle place... Et un homme comme Guillaume, si intelligent, si bon, est malhabile à lire dans un coeur de femme, comme le vôtre... Ma pauvre petite, écoutez-moi... Dans la lettre que j'ai reçue était une seconde lettre écrite pour vous... mais qui ne devait vous être remise qu'en cas... d'accident...

La petite Phyl tremblait. Elle prit l'enveloppe. Avidement, passionnément, elle lisait.

“Phyllis, mon amour, ma mignonne adorée.

“Si cette lettre arrive à toi, c’est que j’aurai succombé... Ce m’est néanmoins un réconfort de l’écrire... Ma chérie, je t’écris pour la douceur de te dire enfin, que je t’aime...

“Oui, à cette heure, je veux tout oublier pour te dire combien je t’aime, combien je t’ai aimée...

La petite Phyl lisait.

“Parfois, j’étais injuste et méchant, parce que j’étais malheureux. Le travail me sauvait. Cette vie, dont je pleure le charme aujourd’hui, cette vie anormale, douloureuse, me torturait lentement...

“Je pensais: je l’aimerai tant que, peu à peu, elle apprendra à voir en moi non plus le vieil ami d’autrefois, mais un mari, un amant...

“Mais c’est alors que Mlle Arguin est morte... Vois-tu ce mari fraternel se mettant à faire la cour à sa femme au moment où elle hérite de plusieurs millions?

“Désormais cet argent était entre nous...

“Tu étais riche, ma petite princesse... et je ne me sentais plus le droit de t’aimer... De l’orgueil, comme tu disais,

peut-être. Mais qu'aurais-tu pensé toi-même si je n'avais pas eu cet orgueil?

“Je t'aimais d'un amour profond, complet, qui s'était emparé de moi, chair et âme... Ma chérie, ne t'ai-je pas toujours aimée? Que fallait-il pour que cette grande tendresse d'autrefois devînt l'amour tout-puissant d'aujourd'hui? Il fallait seulement que, dans l'enfant adorée, m'apparût la femme délicieuse que ma petite Phyl est devenue... et que j'ignorais... et qui s'ignore encore elle-même.. celle, t'en souviens-tu, dont le coeur est endormi et que le fils du roi doit réveiller un jour...”

La petite Phyl lisait, lisait. Cette lettre de Guillaume, cette lettre l'enivrait... C'était un cri d'amour...

Et Phyllis l'avait entendu, ce cri...

— Ah! Jacqueline! Jacqueline, il m'aime!

Elle se mit à pleurer nerveusement.

— Je vais le rejoindre... je veux le voir...

— Mais, ma pauvre enfant, je ne crois pas que vous puissiez arriver à temps...

— Si, si, j'arriverai à temps... Oh! oui, j'arriverai... et alors, alors... Je lui dirai qu'il faut vivre pour moi... pour que nous soyons heureux... enfin, enfin heureux!

Dans les yeux de la petite Phyl, il y eut comme une extase.

VII

— Où est M. Kerjean?...

L'homme la regarde, hésitant.

— Je suis Mme Kerjean... Conduisez-moi tout de suite, je vous prie...

Phyllis se hâte.

— Vite, vite... Ils partent au soleil levant...

L'homme rit:

— On pensait plus à causer qu'à partir tout à l'heure... M. Vignol a pris mal cette nuit... Et M. Kerjean a dit qu'il ne voulait pas le prendre avec lui...

Phyllis s'épouvante.

— Mais il emmènera quelqu'un d'autre?

— Non, madame, je ne crois pas.

L'homme s'arrête, sentant sa maladresse.

— Mon Dieu! murmure la petite Mme Kerjean.

Soudain, au grand étonnement de l'homme, son visage s'illumine...

Les mécaniciens éprouvaient l'hélice. Un bruit d'ouragan emplissait la tente où le grand oiseau blanc attendait.

Effondré sur un pliant, le petit Vignol se tenait la tête d'un air las et malheureux. Kerjean s'obstinait à refuser toute concession:

— Non, monsieur Patain, non, mon cher ami, je n'emmènerai personne... Nous remettrons l'épreuve avec passager à une autre fois.

A ce moment, saisissant le grand oiseau par les traverses du fuselage et les cintres des ailes, les mécaniciens l'amènèrent jusqu'à l'ouverture de la tente.

A peine retombée, la toile se souleva de nouveau, et une petite voix dit:

— C'est moi, Guillaume...

Guillaume avait tressailli. Son visage blêmit.

La petite Phyl sourit. Elle appuya sa tête contre l'épaule de Guillaume. Ses yeux tendres se levèrent vers les yeux qui évitaient leur regard.

— Puisque M. Vignol est malade, Guillaume, voulez-vous m'emmener?

— Vous emmener!

Elle eut un petit rire fébrile.

— Quand je vous ai demandé en mariage, vous rappelez-vous? ce jour-là aussi, je vous demandais de prendre une passagère... Vous ne vouliez pas... Vous m'avez dit des paroles très sages, et puis... vous l'avez prise avec vous!... Emmenez-moi, voulez-vous?

— Mais songez un peu... un vol de 250 kilomètres au-dessus de la Méditerranée... je ne pourrais pas m'occuper de vous, vous rassurer, vous parler...

Elle l'interrompt:

— Je serais avec vous... J'ai confiance en vous, Guillaume, et j'ai foi en votre oeuvre... Je n'aurais pas peur... puisque vous seriez là.

Elle lui souriait:

— C'est comme jadis, quand vous me contiez de si belles histoires... Vous êtes le Bon-géant, je suis la petite princesse... N'avons-nous pas fait déjà de merveilleux voyages?... Emmenez-moi, Guillaume... emmenez-moi...

Elle parlait comme en rêve. Il l'écoutait avec un visage douloureux. — Ma petite Phyl... vous n'avez pas peur, mais moi j'aurais peur... très peur pour vous... et je serais préoccupé, inquiet, hésitant, alors que toute ma lucidité, tout mon sang-froid me sont indispensables.

Elle secoua la tête avec obstination.

— Cette peur, ce serait votre sauvegarde, au contraire... Et puis d'ailleurs, puisqu'il n'y a pas de danger...

— Ma chère petite, il y a toujours du danger en pareille entreprise. Il y a ce grand danger: l'Inconnu!

De nouveau, elle appuya sa tête contre l'épaule de Guillaume.

Il se tut, n'en pouvant plus de trouble, d'émotion.

Tous bas, très simplement, elle dit:

— C'est à cause du danger que je suis venue, Guillaume... si vous deviez mourir, j'aimerais mieux mourir avec vous.

Ses yeux se levèrent, fervents.

Et Guillaume ne sut plus les fuir... Ses yeux d'homme et de rêveur cédèrent à l'attraction tendre, éperdue des yeux d'enfant... Il ne vit plus que l'abîme délicieux de leurs prunelles d'où montait vers lui l'âme mystérieuse, chaste et hardie d'une femme...

Il dit seulement:

— Nous vivrons, mon enfant chérie... Nous vivrons, ma précieuse petite passagère... Je vous emporte avec moi!

Elle sourit en le regardant, puis, sans un mot, lui tendit sa bouche.

VIII

Il l'enleva dans ses bras pour l'installer devant le siège du pilote. Il la tint un moment serrée étroitement contre sa poitrine. Puis il la déposa doucement sur le siège de bois, l'enveloppa dans son manteau de fourrure, boucla la ceinture et les courroies. Elle le regardait avec des yeux souriants où il y avait de la joie...

Il lui adressa quelques recommandations brèves, lui fit mettre ses lunettes d'automobile. Il grimpa lestement dans le fuselage et s'assit. La petite Phyl se retourna pour le regarder. Il lui tendit la main et leurs doigts, un moment, s'entrelacèrent.

...Quand, après quelques mètres de course rapide sur l'herbe rase du pré, la petite Phyl a vu le sol s'enfoncer à l'avant de l'appareil, elle a compris que l'oiseau prenait son vol et un subtil frisson l'a saisie... Puis, peu à peu, une paix confiante s'est faite en elle...

...Le monoplan volait à deux cents mètres au-dessus de la mer. La petite Phyl ne voit plus rien que le ciel et la mer... La mer est si vaste et si déserte qu'elle songe à la création du monde, aux temps mornes où Dieu n'avait pas encore séparé la terre d'avec les eaux... La petite princesse peut se croire au bord de l'infini...

Un moment, tout était si calme que, n'ayant à faire agir aucune commande, les grandes mains protectrices de Guillaume se sont posées sur les épaules de Phyllis... Phyllis a incliné la tête vers elles, et elle a appuyé sa bouche...

Ce fut un instant de douceur infinie...

...L'oiseau vole, plus rapide. Il monte, monte...

Soudain, la voix de Kerjean crie:

— La Terre!

Et Phyllis a l'impression qu'il a crié: "La vie"!

Alors son coeur se fond et la petite Phyl se met à pleurer, parce qu'elle est heureuse... Après tout, les rêves de la princesse ont peut-être annoncé la vérité...

IX

L'oiseau s'est posé sur la grève.

Les grands bras tendres qui ont confié la petite Phyl aux ailes magiques de l'oiseau, l'ont entourée pour la reprendre...

Guillaume l'a questionnée fiévreusement. Elle a répondu seulement:

— Je suis heureuse...

Et leurs yeux se sont souri...

Et maintenant, à travers les bois odorants, le long des pentes fleuries, Guillaume a pris la bien-aimée contre son coeur...

Ils s'embrassent éperdument, ivres de leur amour, ils se contemplent comme des êtres nouveaux, ils se taisent, ils parlent, ravis...

Et, doucement, passionnément, gardant encore sous ses paupières mi-closes l'extase du dernier baiser reçu, souriant déjà, les lèvres offertes au baiser qui va venir, elle dit de sa jolie voix pure:

— Je t'aime... je t'adore, mon mari!...

Juillet, 1911.